



२८/१/१९७०

LE

DICTIONNAIRE DES IDÉES REÇUES

E.-L. FERRÈRE
ANCIEN ÉLÈVE DE L'ÉCOLE NORMALE SUPÉRIEURE
DOCTEUR ÈS LETTRES

GUSTAVE FLAUBERT

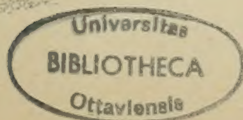
LE DICTIONNAIRE
DES IDÉES REÇUES

Texte établi d'après le manuscrit original
et publié
avec une introduction et un commentaire.



PARIS
LOUIS CONARD, LIBRAIRE-ÉDITEUR
17, boulevard de la Madeleine, 17

1913



A mon père.

AVIS PRÉLIMINAIRE

Le texte du Dictionnaire des idées reçues *a été découvert par nous, dans les papiers conservés à la villa Tanit par les soins de Mme Franklin Grout, nièce de Flaubert, au mois de mars 1910, au cours des recherches que nous faisions en vue de notre ouvrage : l'*Esthétique de Gustave Flaubert. *Nous en signalâmes l'importance à M. Conard, qui voulut bien nous autoriser à en prendre copie, et à en donner une édition avec introduction et commentaire. La même année, M. le Secrétaire de la Faculté des lettres de l'Université de Paris inscrivait au registre, sur notre demande, le titre de notre thèse complémentaire, ainsi libellé :* « *Le* Dictionnaire des idées reçues, *œuvre inédite de Gustave Flaubert, publiée avec une introduction et un commentaire, par E. L. Ferrère.* »

Or, M. Conard, qui publie depuis bientôt deux ans une édition des œuvres complètes de Flaubert, a été amené, pour des raisons que nous ne pouvons donner ici, à publier dès novembre 1911, à la suite du texte de Bouvard et Pécuchet, *le texte du* Dictionnaire des idées reçues*; cette publication a été faite quelques semaines avant que notre thèse complémentaire eût été déposée par nous à la Faculté des Lettres de l'Université de Paris.*

Ce n'est donc plus une œuvre inédite, mais une œuvre de Flaubert récemment publiée que nous donnons aujourd'hui, accompagnée d'une introduction et d'un commentaire qui en feront mieux comprendre, nous l'espérons, la valeur et la signification.

Mais nous tenons à déclarer, — et M. Conard, par une lettre du 13 décembre 1911, nous autorise d'ailleurs à faire ces déclarations — :

1° que le Dictionnaire des idées reçues *a été découvert par nous, en mars 1910, dans les papiers conservés à la villa Tanit;*

2° que nous avons été le premier à en faire une copie, aussi scrupuleuse que possible, sur le manuscrit original ;

3° que le texte publié par M. Conard en novembre 1911, à la suite de Bouvard et Pécuchet, *n'est autre que le texte établi par nous, puisqu'il a été établi, non d'après le manuscrit original, mais d'après notre copie.*

E.-L. Ferrère.

INTRODUCTION

I

Le *Dictionnaire des idées reçues*, et les idées de Flaubert sur la bêtise humaine.

L'idée d'un *Dictionnaire des idées reçues* a hanté l'esprit de Flaubert depuis sa jeunesse. Il y avait certainement songé de bonne heure, au cours de ses longues causeries avec Du Camp et Le Poittevin. Le Poittevin mort, l'amitié de Du Camp perdue pour lui, c'est avec Bouilhet et Louise Colet qu'il s'entretient complaisamment de ce projet. Une lettre à Bouilhet de 1850 indique assez bien quels devaient être l'esprit général et la méthode ironique de l'ouvrage projeté :

« Tu fais bien de songer au *Dictionnaire des idées reçues*. Ce livre complètement fait, et précédé d'une bonne préface où l'on indiquerait comme quoi l'ouvrage a été fait dans le but de rattacher le public à la tradition, à l'ordre, à la convention générale, et arrangé de telle manière que le lecteur ne sache pas si on se f... de lui oui ou non, ce serait peut-être une œuvre étrange et capable de réussir, car elle serait peut-être d'actualité. »

(*Corresp.* I, 337.)

Ces indications sont reprises, et bien plus abondamment développées encore dans une lettre à Louise Colet de 1852. Dès cette date, le *Dictionnaire* est conçu par Flaubert comme un redoutable réquisitoire dirigé contre la société moderne, l'injustice scandaleuse et les ignorances coupables qui se cachent sous les banalités de la conversation. Ce réquisitoire devait être présenté d'ailleurs de façon très habile : le simple énoncé, sans commen-

taire, des énormités « reçues » devait suffire à les faire condamner, et à faire condamner en même temps la société qui les « reçoit » :

« — J'ai quelquefois des prurits atroces d'engueuler les humains, et je le ferai à quelque jour, dans dix ans d'ici, dans quelque long roman à cadre large. En attendant, une vieille idée m'est revenue, celle de mon dictionnaire des idées reçues (sais-tu ce que c'est ?). La préface surtout m'excite fort, et, de la manière dont je la conçois (ce serait tout un livre), aucune loi ne pourrait me mordre, quoique j'y attaquerais tout. Ce serait la glorification historique de tout ce qu'on approuve ; j'y démontrerais que les majorités ont toujours eu raison, les minorités toujours tort ; j'immolerais les grands hommes à tous les imbéciles, les martyrs à tous les bourreaux, et cela dans un style poussé à outrance, en fusées. Ainsi, pour la littérature, j'établirais, ce qui serait facile, à savoir que le médiocre étant à la portée de tous est le seul légitime, et qu'il faut donc honnir toute espèce d'originalité comme dangereuse, sotte, etc. Cette apologie de la canaillerie humaine sur toutes ses faces, ironique et hurlante d'un bout à l'autre, pleine de citations, de preuves (qui prouveraient le contraire), et de textes effrayants (ce serait facile), est dans le but d'en finir une fois pour toutes avec les excentricités quelles qu'elles soient. Je rentrerais par là dans l'idée démocratique moderne d'égalité, dans le mot de Fournier (?) que les grands hommes deviendront inutiles, — et c'est dans ce but, dirais-je, que ce livre est fait. On y trouverait donc par ordre alphabétique sur tous les sujets possibles tout ce qu'il faut dire en société pour être un homme convenable et aimable.

Je crois que l'ensemble serait formidable comme *plomb*. Il faudrait que dans tout le cours du livre il n'y eût pas un mot de mon cru, et qu'une fois qu'on l'aurait lu on n'osât plus parler de peur de dire naturellement une phrase qui s'y trouve. Quelques articles du reste pourraient prêter à des développements splendides, comme ceux de *Homme*, *Femme*, *Ami*, *Politique*, *Mœurs*, *Magistrat*. On pourrait d'ailleurs en quelques lignes faire des types, et montrer non seulement ce qu'il faut *dire*, mais ce qu'il faut *paraître*. »

(*Corresp.* II, 157.)

Enfin, dans deux passages de la Correspondance, tous deux de 1853, Flaubert annonce qu'il travaille à la Préface du *Dictionnaire des idées reçues*; et qu'il songe toujours à cet ouvrage :

« — Ma Préface du *Dictionnaire des idées reçues* me tourmente, j'en ai fait le plan par écrit. »

(*Corresp.* II, 176.)

« — J'y ferais une Préface (à Ronsard); avec celle que j'écrirais pour *Melænis* et le conte chinois, réunis en un volume, et de plus mon *Dictionnaire des idées reçues*, je pourrais à peu près dégoiser là ce que j'ai sur la conscience d'idées critiques. Cela me fera du bien et m'empêchera de saisir aucun prétexte pour faire de la polémique. »

(*Corresp.* II, 186.)

(Il ne nous a pas été possible de retrouver trace de cette préface dans les pièces conservées à la villa Tanit.)

Malgré l'absence regrettable de tout plan et de tout fragment de la Préface, les indications fournies par la Correspondance suffisent donc à nous faire deviner l'esprit général et la forme même que Flaubert comptait donner à son ouvrage. Mais ce que nous savons de ses manies de jeunesse, de la joie « énorme » que lui causaient la stupidité prétentieuse et le style convenu des bourgeois de son entourage, nous fait croire qu'il n'avait d'abord songé à composer qu'un recueil, un « album » de pensées ridicules et de phrases grotesques, prises çà et là, au hasard de la conversation, des livres et des journaux. De fait, nous avons trouvé, dans le Dossier des notes relatives à *Bouvard*, un cahier de beau papier où sont recopiées et calligraphiées des phrases de ce genre; le cahier est intitulé « Album », et M. Conard en a reproduit quelques citations à la fin de son édition de *Bouvard*. Les renseignements directement recueillis par nous auprès de Mme Franklin Grout nous permettent d'affirmer que « l'Album » n'a pas été écrit de la main de Flaubert. Il avait été préparé et rédigé, sous sa direction, par un de ses amis, Jules Duplan, le même auquel sont adressées plusieurs lettres de la Correspondance (t. III et IV). On y trouve transcrits des passages d'écrivains et de journalistes, appartenant presque tous à la période du second Empire. Certains, admirablement choisis, constituent une parodie vraiment excellente du genre de style familier à chacun des auteurs; ils ont l'air d'avoir été fabriqués de toutes pièces par un critique habile à saisir leurs ridicules: c'est un agréable « sottisier » des énormités que l'on peut toujours relever, même chez les grands maîtres. D'autres, et c'est malheureusement le plus grand nombre, sont moins intéressants. Ce sont des absurdités pures, des âneries de pensée ou d'expression, des pauvretés qui se sont naturellement rencontrées sous la plume de quelques besogneux de lettres ou de quelques simples d'esprit. Mais Flaubert, nous le savons, en était arrivé à aimer et à rechercher la bêtise pour elle-même, il aimait à en rire, ou à s'en indigner, sans songer

qu'il était peut-être un peu puéril, et dans tous les cas fort inutile, de s'étonner ou de s'emporter, lorsqu'on la trouvait chez des gens naturellement bêtes. Bien qu'il soit à peu près impossible de fixer la date à laquelle Jules Duplan, sur les indications de Flaubert, commença à s'occuper de l' « Album », on peut croire que c'était là la première forme que devait prendre le *Dictionnaire des idées reçues* : — *Dictionnaire des* phrases *reçues, universellement admirées quoique profondément stupides,* eût été dans ce cas un titre plus exact.

Puis, à mesure que le plan de *Bouvard* se dessinait peu à peu dans son esprit, Flaubert revint à sa première conception, la plus intéressante et la plus profonde, du *Dictionnaire des idées reçues.* Ce dictionnaire devint alors vraiment une liste des idées ou des semblants d'idées qu'il convenait d'exprimer dans le monde, si on ne voulait pas passer pour un extravagant ou un esprit dangereux. Flaubert se promettait à lui-même de faire entrer ce Dictionnaire dans le deuxième tome de *Bouvard.* Reprenant leur métier de copistes, après leurs déboires scientifiques, les deux bonshommes renonçaient désormais à toute ambition de recherche personnelle; furieux de n'avoir pas trouvé dans la science la certitude qu'ils cherchaient, ils se vengeaient en notant impitoyablement les prodigieuses âneries qui, pour le commun des hommes, tiennent lieu de science en société. Ils les notaient avec un scrupule de philologues et une minutie jalouse de collectionneurs, groupant par lettre alphabétique les principaux sujets de conversation possibles, avec, à chaque article, la liste approximative des phrases *qu'il faut prononcer,* toutes les fois qu'un de ces sujets est en discussion. Ils dressaient, en d'autres termes, un bilan ironique du faible bagage intellectuel de leurs semblables, et paraissaient leur dire : « Nous n'avons pas gagné grand'chose à vouloir être savants, c'est vrai; mais vous gagnez moins encore à ne vouloir pas l'être. Vous étouffez en vous la pensée, et vous la détestez lorsqu'elle se manifeste chez les autres. Vos conversations futiles ne sont autre chose qu'un échange de formules vides et stéréotypées. Vous vous condamnez volontairement à une irrémédiable lâcheté intellectuelle, à un psittacisme à perpétuité. »

Tel devait être le *Dictionnaire des idées reçues.* Flaubert n'eut pas le temps de le rédiger complètement. Les quarante feuilles qu'il a réunies sous ce titre, et dont M. Conard vient de publier le texte établi par nous, ne sont en somme que quelques matériaux de l'œuvre projetée. Certains articles ne sont même pas rédigés; la plupart ne le sont que d'une façon très sommaire; beaucoup sont à moitié effacés, en quelques coups de crayon

vagues, sans être toutefois absolument condamnés. Les corrections du Dictionnaire, en effet, n'ont pas le même caractère que celles des autres manuscrits de Flaubert. Ce ne sont jamais, ou presque jamais des corrections de *style*. L'auteur, en effaçant à demi un article, semble avoir voulu marquer seulement que l'article devait être reporté à un autre endroit (le fait se vérifie plusieurs fois sur le manuscrit), ou remanié, ou plus considérablement développé. Ces divers articles, d'ailleurs, n'ont pas été écrits à la même époque. Certains sont écrits au crayon, beaucoup ont été ajoutés après coup. Le manuscrit présente même quelques traces de collaboration. Quelques lignes, fort peu nombreuses, sont de la main de la nièce de Flaubert ; plusieurs articles ou alinéas ont été écrits par M. Laporte, qui servit de secrétaire à Flaubert pendant ses dernières années. En un mot, l'œuvre, dans sa forme, ne présente aucun caractère définitif, et nous aurons à tenir compte de ce fait, lorsque nous essaierons de porter un jugement sur sa valeur et son importance.

Conçu et ébauché au moment même de la composition de *Bouvard*, le *Dictionnaire*, comme *Bouvard*, est né de la manie préférée de Flaubert, de son « tic », comme dit M. Faguet, « l'horreur de la bêtise et en même temps une sorte de fascination que la bêtise exerçait sur lui ». Avant d'expliquer la préparation et la signification d'une œuvre qui est l'expression de la « misanthropie intellectuelle » de Flaubert, il nous paraît indispensable de rappeler à quelles idées générales se rattache la haine de la bêtise chez Flaubert, de montrer comment cette recherche de la stupidité humaine est une des formes, et non la moins intéressante, de son pessimisme ; nous pourrons ensuite définir les caractères de la bêtise que Flaubert a voulu peindre et railler dans le *Dictionnaire des idées reçues*.

Orgueilleux, et manquant certainement de douceur, d'indulgence et de charité, Flaubert devait prendre plaisir à relever la sottise d'autrui, et c'est la volupté de se sentir supérieur à la foule qu'il poursuivait en la persiflant sans cesse.

Il était aussi, peut-être, victime ici encore de son excès d'imagination, et tenté de prêter quelquefois aux hommes une bêtise plus « énorme », une stupidité plus « héroïque » que celles qu'ils avaient réellement. Il y a une imagination naturellement tournée vers le laid et le grotesque, comme il y en a une qui plus volontiers se représente le beau. Flaubert les avait toutes deux à peu près au même degré. Il grossissait, peut-être sans s'en apercevoir, la bêtise de Bouvard et de M. Homais, avec le même excès et la même intempérance qui lui faisaient accumuler de façon fantas-

tique les trésors dans les caves d'Hamilcar, et multiplier les bijoux, et entasser les perles, et chatoyer les couleurs vives dans le costume de Salammbô.

Ce que son esprit critique, enfin, avait vu bien nettement, c'est que nulle époque plus que la nôtre n'est riche en bêtise, et cela par la diffusion même de la science et de l'esprit. Lorsque la science est l'apanage d'un petit nombre, comme ces quelques privilégiés sont généralement des esprits supérieurs, la bêtise est plus rare que lorsque tout le monde reçoit une instruction au moins élémentaire et se croit en droit, dès lors, de tout comprendre et de tout juger. « Peu de science, avait dit François Bacon, éloigne de Dieu, beaucoup de science y ramène. » De même, beaucoup de science nous empêche d'être ridicules et prétentieux, peu de science nous y oblige nécessairement. Le recul de l'ignorance et la multiplication des esprits à demi cultivés ont pour rançon la fréquence croissante des imbéciles.

La haine de la bêtise chez Flaubert s'explique ainsi par des raisons positives. Ajoutons que Flaubert a justifié cette haine, en quelque sorte, et s'est fait pardonner ce que son expression avait parfois d'excessif par la conviction profonde qui l'inspirait, et surtout par le caractère très noble et très désintéressé qu'il a su donner à cette guerre contre les ridicules prétentions de l'esprit, ou plutôt du manque d'esprit.

Une étude complète et générale sur la bêtise d'après Flaubert, nous obligerait à passer en revue, en nous plaçant à ce point de vue spécial, toute l'œuvre du romancier. Mais notre sujet est bien plus restreint, et, pour faire comprendre l'intérêt du *Dictionnaire*, il nous suffira d'analyser le genre de bêtise que Flaubert a voulu y représenter.

« J'appelle bourgeois, disait Flaubert, celui qui pense bassement. » Le *Dictionnaire* semble bien nous donner une idée assez exacte de cette vulgarité et de cette bassesse d'esprit qui, d'après l'auteur de *Bouvard*, devait nécessairement caractériser le bourgeois. Le bourgeois, c'est l'être qui ne pense pas par lui-même ; c'est celui dont le cerveau n'est meublé que « d'idées reçues » ; c'est celui dont la conversation, comme celle de Charles Bovary, est « plate comme un trottoir » ; les idées les plus banales, les plus ridiculement fausses ou prétentieuses s'y étalent avec une inconscience naïve, sans que le malheureux qui les exprime conçoive jamais le moindre doute sur leur valeur intangible et leur incontestable vérité.

En société, le bourgeois se croit rigoureusement tenu de respecter scrupuleusement les usages mondains, et de partager les

« opinions chic ». Il sait que « dans un grand dîner », le café « doit se prendre debout » et « sans sucre » ; qu'après son mariage, il est « bien » de faire un voyage en Italie; et que, si l'on vient à parler du Jockey-Club, dire simplement « le Jockey » donne à croire qu'on en fait partie. Mais comme rien n'est plus difficile, quand on est d'un naturel vulgaire, que de se donner des manières délicates et distinguées, le tempérament grossier et la philosophie platement épicurienne du bourgeois reparaîtront à tout instant dans sa conversation, lorsqu'il oubliera d'être « chic » et « comme il faut ». Il fera des réflexions piquantes et égrillardes, — contradictoires d'ailleurs, comme il convient — sur les blondes, les brunes et les rousses. Il ne dissimulera pas son goût pour le champagne, « sablé » après un bon dîner, ou pour le cognac, dont « un bon verre ne fait jamais de mal ». Persuadé qu'un jeune homme est « toujours farceur », et « doit l'être », il « s'étonnera » qu'il y ait encore des jeunes gens sérieux ; il ne dédaignera pas de rappeler qu'il n'a guère été sérieux, pour sa part, quand il était jeune : il regrettera le grenier de Béranger, où l'on est « si bien à vingt ans ». Comme il se pique d'ailleurs d'*esprit critique*, comme il n'est pas de ceux — à Dieu ne plaise ! — qui craignent de heurter les opinions établies, il ne manquera pas une occasion de faire apprécier la largeur de son intelligence, en protestant par exemple, contre le duel, qui « n'est pas une preuve de courage », et en laissant entendre qu' « au bagne, il y a des hommes de génie ». Mais ce ne sont pas là hardiesses bien vives : le bourgeois en société est essentiellement respectueux des usages et conservateur.

Conservateur, il l'est aussi, cela va de soi, en politique. Mais c'est bien à propos de lui qu'on pourrait faire la malicieuse observation de M. Faguet à propos de Voltaire : il est conservateur sans comprendre la vraie grandeur et la vraie portée des doctrines de conservation sociale : ce qu'il veut sauver, c'est moins le patrimoine traditionnel, intellectuel et moral de la patrie que son propre patrimoine ; ce qu'il veut assurer, c'est moins l'ordre dans l'État, l'ordre, condition de la liberté et du progrès, que la tranquillité dans sa maison, dans sa rue et dans la petite société où il vit. Il est égoïste férocement. Le peuple l'épouvante, parce qu'il sent en lui une force irrésistible capable d'emporter peut-être un jour son fragile bien-être auquel il tient tant. Il prétend que les bouchers « sont terribles en temps de révolution », ainsi, du reste, que toute la population des faubourgs. Il veut bien reconnaître que « les républicains ne sont pas tous voleurs », mais il lui paraît incontestable que les « voleurs sont tous républicains ». Il

estime que, « pour gouverner la France, il faut un bras de fer », et qu'il faut défendre « avec colère, si on les attaque », les « bases de la société ». Voltairien et peu religieux au fond, il est persuadé néanmoins que la religion « est nécessaire pour le peuple ». Il juge que le peuple de France, de nos jours, est parfaitement heureux, puisqu'il possède « toutes les libertés qui sont nécessaires », et quant aux théories libre-échangistes, « causes de tous nos maux, des souffrances du commerce », ce sont pures billevesées qu'il ne croit pas même devoir discuter.

Mais c'est surtout lorsque le bourgeois se mêle de parler de science, de littérature ou d'art que sa bêtise devient véritablement impudente, agressive, « énorme », comme aimait à dire Flaubert. Le bourgeois possède d'abord le don merveilleux de parler avec un aplomb déconcertant et une parfaite tranquillité d'âme de toutes les sciences qu'il ignore. Pour lui, « il n'y a que quatre ordres d'architecture », puisque « l'égyptien, le cyclopéen, l'assyrien, l'indien, le chinois, le gothique, le roman, etc. », « ne comptent pas ». L'astronomie, « belle science », certes, ne lui paraît utile « que pour la marine ». Il prendra bravement le crapaud pour le mâle de la grenouille, et aura bien vite jugé le bouddhisme « fausse religion de l'Inde ». Il « tonnera contre » l'éclectisme, « philosophie immorale ». Il se fera fort de trouver facilement l'étymologie d'un mot « avec du latin et de la réflexion », et, à la seule idée que certaines gens prétendent lire les hiéroglyphes, son esprit sera traversé d'un doute : « Si c'était une blague, cependant ! » Il n'est pas loin, on le voit, de considérer les sciences qu'il ignore comme des inventions saugrenues, destinées à duper les âmes naïves. — En matière littéraire, son inintelligence s'étale insolemment, profonde, complète, irrémédiable. Il est incurablement fermé au sens de la poésie et de la beauté. Toutes les fois qu'il essaye de se donner artificiellement des émotions poétiques, il patauge lamentablement dans l'admiration béate du poncif et du rococo. La mer, « image de l'infini », lui « donne de grandes pensées », un moulin lui semble « faire bien dans un paysage », et les ruines « le font rêver ». L'imagination le déconcerte : il y a selon lui toujours « trop de métaphores dans le style », et la rime « ne s'accorde jamais avec la raison ». Il a beau penser qu'il faut « toujours avoir une bibliothèque chez soi », surtout « quand on habite la campagne », il n'en professe pas moins à l'égard de tous les artistes, littéraires ou autres, un mépris absolu, auquel se joint une méfiance inquiète, comme si l'artiste ou l'écrivain était nécessairement un être dangereux. Comment des gens pareils « peuvent-ils être habillés comme tout le monde » ? Leur vie est assez

agréable, certes, et le bourgeois, qui n'estime les occupations humaines que selon le profit qu'on en tire, constate qu'un artiste « gagne des sommes folles », qu'il est « souvent invité à dîner en ville ». Mais l'artiste lui paraît néanmoins manquer de sens commun; il vit dans un rêve perpétuel, et ne se soucie pas assez de la dure réalité : quand il a « jeté son argent par les fenêtres », il finit à l'hôpital. Quant à l'influence que les œuvres artistiques peuvent avoir sur le peuple, il est bon de s'en défier ; les romans « pervertissent les foules », et les vers de Victor Hugo sont à peu près aussi dangereux que sa politique. Et enfin, à quoi bon cultiver son esprit, à quoi bon rêver et écrire, alors que le commerce, l'industrie, la politique réclament tous les jours davantage nos forces et notre activité? Nous ne sommes plus à l'époque des aèdes ou des troubadours. La poésie « est tout à fait inutile et passée de mode », et l'artiste dans la société moderne est à peu près aussi superfétatoire et bizarre que le cheval de course : « Le mépriser. A quoi sert-il? »

Tel est le bourgeois à idées reçues, et tels sont les trois aspects principaux sous lesquels sa bêtise se manifeste. L'analyse que nous avons esquissée n'était pas superflue. Il est bien vrai que Flaubert a conçu et exécuté plusieurs caractères d'imbéciles; mais tous ces caractères sont loin de se ressembler absolument. La bêtise d'Homais n'est pas celle de Bouvard ; celle de l'abbé Bournisien n'est pas celle de Charles Bovary ou de Canivet. C'est que Bouvard, Homais, Bournisien, Bovary et Canivet sont des créations vivantes et complexes, des hommes, en un mot, et non pas des abstractions. Leur tempérament, leurs habitudes, leur genre de vie suffisent à différencier leur bêtise, et aucun d'eux d'ailleurs ne peut être considéré comme le parfait symbole de la bêtise absolue. Au contraire, le bourgeois à idées reçues, création impersonnelle et abstraite, réunit en lui, systématisés et comme étiquetés, tous les ridicules d'expression et de pensée. A ce point de vue, la forme lexicographique du livre est certainement à retenir. Voulant tracer l'image dela bêtise absolue, Flaubert, ce logicien du pessimisme, semble avoir voulu composer, avec une précision d'inventaire, le répertoire du vide intellectuel; comme d'autres ont écrit l'encyclopédie des connaissances humaines, il a voulu, de son côté, rédiger le manuel portatif et pratique, le bréviaire de la stupidité.

Nous ne pensons pas, toutefois, que le *Dictionnaire* soit uniquement l'idéal abstrait de la bêtise humaine tel que le concevait Flaubert. Rappelons-nous en effet ces paroles de Flaubert dans la lettre que nous avons citée plus haut : « Ce serait peut-être une

œuvre étrange et capable de réussir, car elle serait peut-être d'actualité. » De fait, le *Dictionnaire* semble surtout avoir séduit Flaubert par l'intérêt actuel qu'il pouvait avoir. La bêtise du bourgeois n'est pas seulement, pour l'auteur de *Bouvard*, universelle et éternelle comme la nature humaine; elle s'épanouit surtout à notre époque, en plein XIXe siècle, en dépit, et peut-être en raison même du « progrès des lumières » et de la civilisation. Le bourgeois, c'est avant tout le Français utilitaire et peu artiste de 1850. Nous allons nous demander si une étude, qui ne peut malheureusement être que conjecturale en grande partie, des origines de l'ouvrage et des influences historiques qui ont agi sur l'esprit de Flaubert quand il l'ébauchait, ne nous permet pas de préciser quelque peu cette portée actuelle et contemporaine du *Dictionnaire des idées reçues*.

II

Les origines et la portée contemporaine du *Dictionnaire des idées reçues.*

La valeur des articles qui constituent le *Dictionnaire* est évidemment très inégale, et il semble à première vue qu'en procédant par élimination on puisse arriver à ne retenir qu'un petit nombre d'observations vraiment originales et qui vaillent vraiment la peine qu'on en recherche l'origine.

Pour certains articles, en effet, la question est très facile à résoudre. Ce sont ceux qui avaient réellement un intérêt d'actualité directe et immédiate au moment où Flaubert les écrivait, ceux où il résume les opinions reçues à propos de quelques événements ou inventions de son époque (Inondés, Chemin de fer, Jockey-Club, Valse), et à propos de la mode romantique (Djin, Giaour, Ange, Gothique, Ruine, Harpe) ou à propos de quelques grands noms de la littérature et de la philosophie modernes (Éclectisme, Hugo, Littré, etc.).

Pour d'autres articles — très nombreux — il est même inutile de se poser la question. Ce sont ceux qui ne renferment que des observations banales, nullement personnelles à Flaubert, et que tout moraliste même superficiel aurait pu faire au même titre que lui (Académie française, Anglais, Banquier, Baragouin, Breton, Cavalerie, Classique, Cocu, Ministre, Mathématiques, etc.). Ce sont encore ceux qui ne sont que prétexte à bouffonneries assez obscènes et d'un goût souvent douteux (Abélard, Baudruche, Bossu, Dépuratif, Érection, Introduction, etc.) : ceci, c'est le Flaubert débraillé, le Flaubert des causeries rabelaisiennes avec Bouilhet; il est inutile d'insister davantage.

Mais, même si nous nous en tenons aux articles vraiment sérieux, où se trouvent, exprimées en un style personnel et souvent pittoresque, les observations les plus neuves et les plus amèrement ironiques de Flaubert sur la société contemporaine et qui, en raison de leur importance, nous ont servi à analyser déjà le genre de bêtise représenté dans le *Dictionnaire*, nous sommes très embarrassés pour savoir à la suite de quelles observations

précises, sous l'influence de quels souvenirs personnels et de quelles lectures l'auteur les a conçus et rédigés. S'il nous faut dire toute notre pensée, une étude de sources, spéciale pour chacun de ces articles, nous paraît radicalement impossible, et cela pour diverses raisons.

D'abord, les raisons pour lesquelles Flaubert recherche et pourchasse la bêtise humaine tiennent si étroitement à son tempérament et à sa façon de penser que l'on peut considérer très vraisemblablement comme étant de son invention un grand nombre des platitudes et des stupidités qu'il prête à ses bourgeois. — De plus, l'état des manuscrits, bien loin de nous apporter la moindre lumière sur cette question, ne fait, semble-t-il, que l'embrouiller davantage. Le *Dictionnaire* figure, avec « l'Album », au nombre des pièces qui devaient servir à Flaubert pour la rédaction du deuxième volume de *Bouvard*. Or, si l'on consulte la liste détaillée de ces pièces (liste que nous reproduisons à la fin de notre introduction), on se trouvera en présence d'une immense documentation, exclusivement livresque. Flaubert a accumulé, avec une patience et une curiosité inlassables, toutes les « beautés » qu'il pouvait copier dans les livres, dans les revues, dans les journaux. Très souvent, il s'est borné à coller lui-même, ou à faire coller par ses amis ou son secrétaire, sur une feuille de papier, la coupure de journal, la page de livre qui lui paraissait bonne à conserver. Au contraire, le *Dictionnaire des idées reçues*, dont le manuscrit est presque tout entier écrit de la main de Flaubert, ne comporte *aucune* référence, *aucune* indication de sources ; il ne ressemble en rien à une compilation, et on est tenté de croire, quand on compare son aspect et ses caractères extérieurs à celui des dossiers enfermés avec lui, qu'il a été *pensé* tout entier par Flaubert, qu'il est le fruit de son expérience des hommes et des choses, et qu'il est dès lors superflu de chercher sous chaque article une allusion précise, sous chaque observation un fait réel. — Enfin, quelle devait être exactement la place du *Dictionnaire*, et de quelle manière Flaubert comptait-il l'utiliser dans ce deuxième volume de *Bouvard*, dans cette fantastique revue des erreurs et des stupidités humaines? Devait-il en constituer seulement un chapitre? Ou bien tous les documents, tous les échantillons de stupidités, littéraires ou autres, laborieusement amassés par Flaubert, devaient-ils servir à augmenter, à développer le *Dictionnaire*, à remplir, en d'autres termes, le cadre que le *Dictionnaire* aurait constitué? Dans le premier cas, il ne faudrait chercher l'origine du *Dictionnaire*, comme nous le disions tout à l'heure, que dans le tempérament et l'expérience person-

nelle de Flaubert. Dans le second cas, ce seraient tous les dossiers dont nous donnons plus loin l'énumération qui constitueraient les sources, encore une fois exclusivement livresques, du *Dictionnaire*.

Telles sont les raisons, assez fortes selon nous, pour lesquelles toute recherche sur les sources immédiates et directes du *Dictionnaire* nous paraissent au moins superflues. Nous avons voulu simplement donner une idée de la difficulté à laquelle on se heurte : l'impossibilité de décider si le *Dictionnaire* est une création exclusivement personnelle à Flaubert, ou s'il n'est que le résultat et le point d'aboutissement d'une vaste compilation.

Mais le problème devient bien plus simple, semble-t-il, lorsqu'on se borne à chercher les origines actuelles et contemporaines du *Dictionnaire*, lorsqu'on se demande quels sont les faits sociaux, politiques et littéraires du XIXe siècle qui, par la forte impression qu'ils ont produite sur Flaubert, par l'espèce de rage intellectuelle qu'ils ont fait naître en lui, ont pu déterminer dans son esprit cette conception de la bêtise bourgeoise dont le *Dictionnaire* est l'expression.

C'est dans son entourage immédiat, parmi ses concitoyens et ses parents, de la bonne ville de Rouen, que Flaubert a pu connaître et observer, dès sa jeunesse, la bêtise du bourgeois en société. Il n'avait pas attendu longtemps, nous le savons, pour jauger sévèrement la capacité intellectuelle des personnes de sa connaissance. Il était enchanté, dès le collège, de noter avec une féroce complaisance les bourdes de ses condisciples, les ridicules prétentions de ses maîtres à l'esprit. Lorsqu'il considérait le monde qui l'entourait, c'était toujours pour en sourire, ou pour le railler amèrement. A 15 ans, il écrivait la monographie de l' « Employé », charge facile sans doute, mais caricature amusante et pleine de verve d'une profession dans laquelle tout est « petit », l'instruction, l'éducation, les occupations et l'esprit. Il ne se lassa jamais de contempler, comme choses curieuses en soi et profondes à force d'être bêtes, la badauderie de ses concitoyens, leur respect stupide de toute autorité, leur admiration béate pour toutes les prétendues conquêtes de l'esprit moderne, et surtout l'intérêt considérable qu'ils portaient à la question des douanes, ou à celle des engrais, ou à celle des transactions commerciales avec l'Angleterre. Plus tard, il gémira véritablement toutes les fois qu'il lui faudra aller dîner chez son frère Achille : la conversation des négociants en cotonnades lui paraissait dépourvue de charmes, c'est certain. — Or, si nous nous rappelons qu'à cette époque Flaubert est tout romantique d'éducation et de tour d'es-

prit, peut-être serons-nous sur la voie de l'explication. Ce n'est pas dans sa famille qu'on lui apprenait à mépriser les conventions sociales, à détester les « idées reçues » et à haïr la bêtise humaine : nous pouvons même deviner, à certains indices, que dans son entourage ses incartades étaient assez sévèrement jugées. Mais la lecture de Hugo, de Chateaubriand et de Byron, en exaltant son fanatisme artistique, lui faisait comprendre à merveille combien devaient être mesquines et plates les âmes qui ne vibraient pas, comme la sienne, qui ne s'enthousiasmaient pas pour l'art et pour le beau. C'est bien en effet un sentiment romantique ce dédain superbe — et un peu naïf — pour le bourgeois, pour le Philistin massif et barbare, ennemi de l'art dans lequel il voit un dangereux dévergondage d'imagination, ne concevant en fait de littérature que le classicisme le plus étroit, parce qu'il flatte ses instincts de conservateur timoré, en fait de philosophie que celle de M. de Voltaire, parce qu'elle lui donne l'illusion de penser librement à peu de frais, et en fait de style que celui du *Constitutionnel*, parce que le grave journal ne sert à ses lecteurs qu'une nourriture banale, parce que c'est là, pour employer le mot de Flaubert à propos de Béranger, « le bouilli de la littérature contemporaine », que « tout le monde peut en manger et trouver ça bon ». L'état d'esprit de Flaubert est en somme celui de Théophile Gautier et des autres bohêmes à crinières héroïques qui soutinrent si bruyamment la cause de Victor Hugo et de l'art romantique le soir de la première représentation d'*Hernani*. Il y a dans cette attitude beaucoup d'enfantillage sans doute, mais aussi beaucoup de sincérité ; on y reconnaît, même, une conception vraiment très haute de la dignité morale de l'artiste, qui doit, comme Alceste, vouloir se « distinguer ». Autant la prétention est risible chez les artistes ordinaires, autant elle est respectable chez ceux qui, à l'exemple de Flaubert, ont consacré toute une vie d'efforts surhumains à réaliser le beau, pour « se distinguer ».

Ainsi donc, Flaubert a connu dès son enfance ce que nous avons appelé la bêtise sociale, la stupidité du bourgeois en société, le ridicule et la mesquinerie de ses manières et de sa conversation. Mais le spectacle politique de son temps contribua aussi à exercer et à développer son mépris transcendant de l'humanité. Nous avons eu l'occasion de citer (l'*Esthétique de G. Flaubert*, ch. II) cette boutade de la Correspondance, boutade où il entre assurément beaucoup de sincérité : « Paganisme, christianisme, muflisme, voilà les trois grandes évolutions de l'humanité : il est triste de se trouver au début de la IIIe. » (IV, 45.) Pourquoi Flaubert est-il arrivé à considérer la politique de son temps

comme dirigée par des « mufles », c'est-à-dire par des êtres qui, comme les bourgeois à idées reçues, sont à la fois bêtes et violents? — Lui qui ne fit jamais de politique parle souvent de politique dans ses lettres, et c'est presque toujours avec la même amertume. Il n'est pas loin de juger également stupides le gouvernement de juillet, la République de 48, le second Empire et la troisième République, — c'est-à-dire les formes successives dans lesquelles s'est exprimée la pensée politique de la France au cours d'un demi-siècle. Or, les causes de cette misanthropie politique de Flaubert sont peut-être plus faciles encore à démêler que les causes de sa misanthropie sociale. Elle commença, semble-t-il, de se manifester avec force durant la période qui va de 1845 à 1852. La décourageante mesquinerie du gouvernement de Louis-Philippe, cette glorification incessante, et blessante pour un artiste, de la prudence économique et du pouvoir de l'argent, l'étroitesse et l'immoralité d'un régime électoral où les « capacités » n'étaient même pas admises, toutes ces platitudes et toutes ces injustices avaient déjà suffisamment exaspéré l'orgueil et l'amour-propre de Flaubert, lorsque naquit, à la suite des théoriciens socialistes de 48, le plus inconcevable mouvement d'utopies fantaisistes et de naïves croyances au bonheur et au progrès; on escompta à bref délai la régénération universelle, et, après avoir décrété qu'il n'y aurait plus d'esclaves, on espéra que bientôt il n'y aurait plus de malheureux : tout le monde n'avait-il pas droit au travail, et le peuple, après tout, n'était-il pas bon et généreux? On sait à quelles désillusions aboutirent ces beaux rêves; épouvantée par les émeutes des journées de juin, l'ancienne bourgeoisie libérale ne souhaita plus qu'un gouvernement fort : en 1851, elle l'eut. N'est-il pas vrai de dire que l'histoire de ces cinq ou six années troublées était, pour un pessimiste, comme une véritable « expérimentation » dans laquelle il saisissait pleinement, et prenait en quelque sorte sur le fait l'impuissance radicale de la spéculation humaine en matière politique?

A cette époque d'ailleurs, Flaubert venait de rentrer de son voyage en Orient, qui lui avait beaucoup appris, comme il le reconnaît lui-même, sur la « canaillerie » humaine. Il avait pu constater que l'être humain ne change guère, sous quelque latitude et sous quelque gouvernement qu'il soit placé. La Grèce, même affranchie, lui avait semblé misérable; en revanche, le fellah égyptien et le « bon Turc », quoique asservis, lui avaient fait l'effet d'être heureux, dans leur belle insouciance de toutes choses et leur libre vie au grand soleil. En un mot, il rapportait de ce voyage une forte dose de scepticisme et cette idée, assurément

désenchantée, mais peut-être exacte, qu'aucun système politique n'est capable d'étouffer les mauvais instincts de la nature humaine, pas plus d'ailleurs que de satisfaire sa soif légitime de bonheur. Rentré en France, pendant les vingt années qui suivirent, il « remercia Badinguet », c'est-à-dire qu'il fut reconnaissant au gouvernement impérial de museler les phraseurs, et de diminuer ainsi considérablement le nombre des utopies et des sophismes politiques dont l'humanité est souvent la dupe et souvent la victime. Et toutes les fois qu'il fera allusion aux idées et aux mœurs politiques de ses contemporains, ce sera pour railler le vide de leurs théories, l'inanité de leurs principes, et pour leur faire observer ironiquement qu'ils ont le gouvernement qu'ils méritent, puisque ce gouvernement « à poigne » assure la tranquillité de leur vie bourgeoise, et la satisfaction de leur égoïsme. Un bourgeois qui a encore l'air de croire à quelques principes généreux, qui prononce avec un certain respect quelques formules pour lui vides de sens, mais qui au fond ne désire que l'*ordre*, afin de vaquer tranquillement à ses affaires, et admire de tout son cœur le *sabre* par qui cet ordre est assuré : tel est bien, en politique, le bourgeois du *Dictionnaire des idées reçues*.

Mais, nous l'avons vu, s'il est une espèce de bêtise que Flaubert ait exprimée d'une façon vraiment amère, et comme avec une joyeuse férocité, c'est la bêtise du bourgeois en matière littéraire ou artistique. La charge, ici, prend vraiment les proportions d'un ardent réquisitoire, et comme d'une vengeance personnelle. Or, nous connaissons très bien les raisons qu'avait Flaubert de trouver détestable le goût littéraire de la grande majorité de ses contemporains, et les souffrances profondes que lui causait le mépris des bourgeois pour tout ce qui est artiste, et l'indignation véhémente qu'il éprouvait lorsqu'il voyait les artistes eux-mêmes subir la contagion de cette bêtise et de cette vulgarité. — Toutes les fois que nous essayons de replacer Flaubert dans son milieu littéraire, il nous fait l'effet d'un esprit dur envers les autres comme envers soi-même, d'un cœur aigri, ou tout au moins d'un isolé. Il refusa toujours de s'atteler à une besogne commune, même honorable, même utile aux lettres, comme celle qui consiste à écrire dans une revue. Quand il vient dans le salon d'Apollonie Sabatier, c'est pour y soutenir, aux côtés de Gautier, d'ahurissants paradoxes, pour y affirmer, par exemple, que la seule scène « artistique » de Molière est l'énorme bouffonnerie qui termine le *Bourgeois gentilhomme*, mais que tout le reste « ne vaut pas le diable » ; ou bien, c'est pour accabler d'invectives ce pauvre Du Camp, et le traiter de « bureaucrate », uniquement parce qu'il est officier de

la Légion d'honneur, et « fier d'être reçu chez Mme Delessert ». Le plus souvent, d'ailleurs, il évite même de venir à Paris, persuadé que, « si on y gagne du toupet, on y perd toujours un peu de sa crinière » : il vit comme un ours dans sa retraite de Croisset. Bien loin de croire pour la littérature française à un brillant avenir, bien loin de se laisser aller à l'espérance qu'auraient pu faire naître en lui les promesses et les débuts de tant de jeunes talents, il ne cesse de répéter, surtout depuis 1870, que la France est en décadence, qu'elle va s'enfoncer de plus en plus dans un écœurant prosaïsme. Et lorsque Bouilhet meurt, lorsque Gautier ou quelque autre de ses amis vieillissent et meurent, c'est toujours le même respect mélancolique qu'il exprime, le regret de l'empereur Julien dans une pièce célèbre de son ami : « La religion est morte, les dieux s'en vont » ; et moi, Flaubert, aurait-il pu ajouter, je ne survis quelques années encore que pour sonner le glas funèbre.

Assurément, on n'a pas tout dit, lorsqu'on explique cette attitude de hautain mécontentement, soit par le tempérament de Flaubert, soit par les déboires de toute sorte qui marquèrent les principales étapes de sa vie littéraire : procès de *Mme Bovary*, polémique acharnée de *Salammbô*, échec à peu près complet de l'*Éducation sentimentale* et de *Saint Antoine*. Il ne suffit pas, même, de signaler ici l'influence, sur ce point probablement décisive, de son ami Bouilhet, aigri de bonne heure, homme d'un tempérament moins robuste d'ailleurs et moins bien équilibré que celui de Flaubert, et pour cette raison, souvent envahi d' « idées noires » et sujet à l'hypocondrie. Dans la haine dont Flaubert poursuit la bêtise en littérature, il y a autre chose qu'une nervosité passagère, ou que des blessures d'amour-propre, si douloureuses qu'on les suppose ; il y a autre chose que le sentiment, très désintéressé d'ailleurs et très noble, qui consiste à détester le public, lorsqu'il n'apprécie pas à leur juste valeur les hommes qu'on admire le plus soi-même. Il y a surtout le regret, profond et ineffaçable, des époques où l'art et la beauté étaient choses aimées et pratiquées pour elles-mêmes, indépendamment de toute préoccupation de morale ou de politique, d'utilitarisme ou de sociologie. C'est ce regret qui s'exprime, avec la chaleur et l'émotion que l'on sait, dans les lettres du voyage en Grèce, dans quelques pages de *Par les champs et par les grèves*, et dans le chant des Muses de la *Tentation* ; c'est le regret des temps où l'école de l'art pour l'art n'existait pas, précisément parce que tous les artistes n'avaient, en écrivant, d'autre but que la réalisation du beau impersonnel et impassible. Or, la littérature contemporaine, celle que Flaubert pouvait bien connaître et juger, était certainement

loin de présenter, dans toutes ses créations, ce caractère d'absolue pureté esthétique, de complet détachement de tout ce qui est contingent et éphémère, mais utile et d'une application directe et immédiate dans la société moderne. Sans doute, l'art pour l'art avait à l'époque de Flaubert, quelques fidèles, et il faut croire que si « le Parnasse » réunissait des esprits aussi différents que Gautier, Baudelaire, Leconte de Lisle et Flaubert, c'était précisément parce que tous, romanciers et poètes, se sentaient unis par la même admiration pour la beauté. Mais à eux tous, les représentants de « l'art pour l'art » n'avaient pas le succès d'Octave Feuillet ou de Jules Sandeau; et Ponson du Terrail était décoré le même jour que Gustave Flaubert. Les maîtres même, les meilleurs, les « purs », les glorieux ancêtres romantiques, donnaient le mauvais exemple ou continuaient à le donner. George Sand était « perdue pour l'art » depuis le jour où elle avait écrit des romans socialistes. Victor Hugo lui-même était nettement traité par Flaubert de renégat, depuis qu'il avait écrit *les Misérables* pour glorifier la « canaille », depuis qu'on voyait trop percer sous le poète le proscrit de 1851 et le sénateur républicain de 1875. C'est que tous ils avaient été, à un moment de leur carrière, séduits par la popularité et la gloire retentissante, celle que donnent les applaudissements de la multitude, peu délicate et peu difficile sur la qualité esthétique des œuvres qu'on lui présente. Ils avaient eu le grand tort de croire que l'art ne se suffit pas à lui-même, et comme Molière ajoutait à son affiche la bouffonnerie du *Médecin malgré lui* pour « faire passer » *le Misanthrope*, ils avaient jugé que l'art, pour « pouvoir passer », avait besoin d'être soutenu par l'intérêt d'une grande question à débattre, d'une thèse à exposer ou à défendre.

C'est ainsi, croyons-nous, qu'il faut expliquer la haine de Flaubert à l'égard de l'inintelligence artistique des bourgeois de son temps. Il ne les accusait pas seulement d'être indifférents à l'art, prosaïques, et presque uniquement préoccupés de la satisfaction de leurs appétits matériels; mais encore il les rendait responsables de cette espèce de capitulation par laquelle certains grands esprits se rapetissaient au niveau de la foule pratique et utilitaire.

L'observation de la société contemporaine a donc pu fournir à Flaubert des exemples et des types vivants de bêtise humaine; au contact des bourgeois de son temps, la conception déjà très précise qu'il portait en lui de la stupidité bourgeoise s'est encore accusée et renforcée; en les voyant toujours plus bêtes, il a souffert davantage de leur bêtise; il a, aussi, éprouvé toujours plus profondément la joie amère de pourchasser cette bêtise et d'en

relever sans pitié toutes les manifestations. Le *Dictionnaire des idées reçues* devait y gagner d'avoir pour nous, non seulement un intérêt littéraire, mais encore un intérêt historique. Il est d'abord, comme nous l'avons indiqué, la protestation véhémente d'un artiste fervent contre l'inintelligence de la plupart des hommes ; il est, en second lieu, la protestation et l'invective d'un Parnassien contre une époque où

> ...l'impure laideur est la reine du monde.

III

Le *Dictionnaire des idées reçues* dans l'œuvre de Flaubert.

Après avoir indiqué le genre d'intérêt, littéraire et historique, que présente le *Dictionnaire;* après avoir montré comment il a trouvé son origine à la fois dans les idées générales de Flaubert sur la bêtise humaine, et dans l'observation du genre particulier de bêtise que la société de son temps lui présentait, nous voudrions maintenant faire comprendre l'importance de cet ouvrage dans l'œuvre de Flaubert, et pour cela le rattacher, dans cette œuvre, à l'ensemble dont il fait partie.

Nous savons que le *Dictionnaire*, comme *Bouvard et Pécuchet*, est dirigé contre la bêtise humaine; nous savons qu'il a été vraisemblablement rédigé, dans ses parties les plus importantes, à la même époque que *Bouvard;* nous savons qu'il avait été rangé par Flaubert au nombre des pièces qui devaient constituer le deuxième volume de *Bouvard;* nous savons enfin quel devait être le sens et quelle devait être l'importance, aux yeux de Flaubert, de ce deuxième volume. — Mais nous avons vu, en revanche, qu'il était à peu près impossible de préciser la place que devait occuper le *Dictionnaire* dans ce deuxième volume, et même la forme définitive que Flaubert avait l'intention de lui donner : simple chapitre, ou cadre fortement constitué qui aurait réuni et groupé tous les échantillons de stupidité humaine amoureusement recueillis, étiquetés et numérotés par l'auteur.

Il résulte de ces observations que, s'il est très facile de « *localiser* » en quelque sorte *matériellement* le *Dictionnaire* dans l'ensemble dont il fait partie, il peut paraître à première vue plus délicat de se faire une idée de son importance relative, lorsqu'on le compare aux autres pièces, de valeur très inégale, parmi lesquelles il est placé. Mais si nous songeons que toutes ces pièces ne sont en réalité que des recueils de citations, que le *Dictionnaire* est, avec *Bouvard* lui-même, la seule œuvre véritable de Flaubert, composée et rédigée par lui, que renferme le dossier complet, on admettra facilement que nous nous bornions, dans les pages qui vont suivre, à préciser la signification du *Diction-*

naire par rapport à *Bouvard*, et de *Bouvard* par rapport au *Dictionnaire*. Nous allons considérer, en d'autres termes, *Bouvard* et le *Dictionnaire* comme les deux seules œuvres de Flaubert où il ait exprimé, sous une forme personnelle, ses idées sur la bêtise humaine et sur la bêtise de ses contemporains; nous allons nous demander si le rapprochement de ces deux ouvrages ne nous permet pas de nous faire une idée très claire des véritables opinions, de la véritable *doctrine* de Flaubert à ce sujet.

Si nous essayons de résumer d'un mot la signification générale du *Dictionnaire*, nous pouvons dire que ce que Flaubert a voulu peindre dans cet ouvrage, c'est la haine et le mépris de toute pensée vraiment originale, ou même simplement sérieuse. Le bourgeois, nous disait Flaubert, c'est l'être qui pense bassement. Plus exactement encore nous pourrions dire : « Le bourgeois, c'est l'être qui ne pense pas du tout, et qui méprise ceux qui pensent. » C'est parce qu'il ne pense pas, qu'il accepte les yeux fermés toutes les conventions mondaines et sociales, dont il ne voit ni l'illogisme, ni l'inutilité, ni le ridicule, et qu'il laisse traîner dans sa conversation les plus plates banalités et les plus vides lieux communs; cela fait passer le temps, et tandis qu'on débite ces inepties creuses, on n'a pas besoin de penser. C'est parce qu'il ne pense pas, que le bourgeois professe en politique des idées si étroites et si égoïstes; plutôt que de songer au bien de la société et au bonheur de l'humanité, il est plus prudent, assurément, de songer d'abord à son bonheur personnel; cela est plus prudent, et surtout cela est plus simple; il faut moins d'esprit, quoi qu'on dise, pour faire ses affaires que pour élaborer une nouvelle *Constitution de Salente*, ou un nouveau *Contrat social*. C'est parce qu'il ne pense pas, enfin, que le bourgeois ignore et méprise les gens de lettres et les artistes; s'il aime à lire, en effet, les romans qui l'amusent et s'il admire les inventions utiles, celles qui ont augmenté le confortable et les commodités de la vie, il ne peut absolument pas concevoir l'exercice libre et désintéressé de l'intelligence : il ne peut concevoir qu'il se trouve des hommes pour s'y livrer et pour s'y plaire; travailler uniquement pour la réalisation du beau lui paraît sot et même dangereux. Le *Dictionnaire*, c'est la profession de foi béate de celui qui n'a jamais pensé et qui s'en trouve bien.

Jusqu'ici, la doctrine de Flaubert paraît très claire, et elle le devient plus encore si, en regard de la bêtise et de la bassesse exprimées dans le *Dictionnaire*, on place l'idéal de vie presque ascétique, uniquement consacrée à l'art, que Flaubert a souvent indiqué dans sa *Correspondance* comme devant être celui de tout

écrivain ou de tout savant vraiment dignes de ce nom. Si l'artiste, d'après Flaubert, ne doit mettre son talent au service d'aucune doctrine politique, morale ou religieuse ; s'il doit travailler à réaliser le beau, qui est éternel, et non pas à exprimer l'actualité ou la mode, qui sont éphémères ; s'il doit professer à l'égard de la foule, ignorante et mesquine, le plus superbe des dédains ; s'il doit, même, mépriser la gloire, et si, comme le disait énergiquement Flaubert à Maupassant, « la première personne dont il doit se f..., c'est lui-même », que faut-il conclure, sinon que, pour Flaubert, l'antithèse complète et vivante du bourgeois, c'est précisément l'artiste original et désintéressé ? Le bourgeois, en définitive, c'est l'homme qui ne conçoit pas, comme le concevaient Flaubert et ses amis, que l'on puisse, dans ce monde, uniquement « travailler à bien penser ».

Mais, dès lors, comment expliquer la signification de *Bouvard et Pécuchet ?* Comment expliquer que Flaubert, définissant la bêtise par la haine et le mépris de toute pensée, ait pris plaisir à nous représenter la sottise de deux hommes qui précisément essayent de penser ?

Car, remarquons-le bien (et c'est un point sur lequel il convient d'insister), Bouvard et Pécuchet ne sont pas, autant qu'on a bien voulu le dire, deux imbéciles. Dans tous les cas, leur bêtise, en admettant qu'elle existe (et nous aurons à définir tout à l'heure l'espèce de bêtise particulière aux « deux bonshommes »), n'a rien de commun avec la bêtise du bourgeois à idées reçues. Il nous paraît au moins difficile de leur refuser le goût sincère des choses de l'esprit, un profond désir de s'instruire, l'admiration enthousiaste des belles œuvres et des grandes découvertes de l'esprit humain. Si leur goût est parfois mauvais, si leur désir de s'instruire est irraisonné et intempestif, si leurs admirations sont souvent béates et naïves, il n'en reste pas moins que Bouvard et Pécuchet se distinguent — et cela est tout à leur honneur — de la masse des hommes qui vivent satisfaits de leur ignorance, même lorsqu'ils s'en rendent compte — ce qui n'arrive pas toujours. Ils sont, intellectuellement et moralement, bien supérieurs aux bourgeois et aux rustres qui les entourent (et qui sont, *eux*, les véritables bourgeois à idées reçues), les Faverges, les Foureau, les Vaucorbeil et les Marescot. Ils discernent avec une assez grande finesse les vices secrets, les ambitions mal dissimulées, l'égoïsme et la cupidité de leurs concitoyens. Ils sentent qu'ils valent mieux, et, malgré leurs nombreux ridicules, ils n'ont pas tort. Ce sont deux grotesques, ce ne sont pas deux brutes.

Si donc l'on ne peut refuser à Bouvard et à Pécuchet le

mérite de la bonne volonté, pourquoi Flaubert a-t-il rendu ridicules ces deux hommes, supérieurs pourtant aux ignorants qui les entourent? Serait-ce par hasard qu'il a voulu s'en prendre à la pensée humaine en elle-même? Serait-ce qu'il a voulu insinuer que la pensée et l'intelligence, aussi bien que l'ignorance et la bêtise, étaient également impuissantes et ridicules? C'est l'opinion qui a été soutenue, avec autant de précision que de verve, par M. Faguet (*Flaubert*, ch. VIII). Si elle était vraie, *Bouvard* aurait une signification tout à fait différente de celle du *Dictionnaire*, ou plutôt les conclusions des deux ouvrages seraient contradictoires, puisque dans l'un Flaubert aurait raillé l'homme qui ne pense pas, et, dans l'autre, l'homme qui pense. Nous ne croyons pas, quant à nous, qu'il y ait entre *Bouvard* et le *Dictionnaire* une opposition aussi absolue, et, pour le prouver, nous allons montrer que l'intention de Flaubert, en écrivant *Bouvard*, ne paraît pas avoir été de faire le procès de la science et de la pensée humaines, mais simplement de critiquer l'abus qu'en font deux esprits médiocres.

« Le livre, dit M. Faguet, prend l'aspect d'un réquisitoire contre la pensée humaine elle-même. Au fond soyez sûrs qu'il est bien cela, et que Flaubert en veut à la recherche humaine de n'avoir pas abouti, à la science d'avoir des obscurités, à la pensée de n'avoir pas encore conclu avec évidence. » C'est précisément, à notre avis, ce qu'il est difficile d'établir. Parce que Flaubert a compris mieux que bien d'autres la difficulté qu'on éprouve à penser, il n'en résulte pas nécessairement qu'il ait voulu nous engager à ne plus penser du tout. S'il n'avait pas cru que l'esprit humain pût arriver quand même à quelque savoir positif, comment expliquerait-on les passages de sa *Correspondance* où il fait l'éloge des méthodes scientifiques, regrettant même qu'on n'ait pas encore songé à les appliquer dans le domaine de la critique littéraire, de l'histoire, de la politique et de la sociologie? Comment expliquerait-on le souhait qu'il formait un jour, découragé de voir ses concitoyens obéir sans cesse aux impulsions aveugles du sentiment au lieu d'écouter la voix de la froide raison : « Le monde ne sera heureux que lorsque l'Univers sera gouverné par une section permanente de l'Académie des sciences »? Comment expliquerait-on, surtout, que les principes fondamentaux de l'esthétique de Flaubert puissent si facilement être rapprochés des principes fondamentaux des méthodes scientifiques, et que l'idéal du parfait artiste conçu par lui diffère en somme très peu de l'idéal du parfait savant? (C. *l'Esthétique de G. Flaubert*, ch. III.) Vraiment ne serait-il pas étrange que Flaubert eût voulu tourner en dérision

et bafouer, dans *Bouvard*, cette science dont il admirait plus que tout autre la méthode et l'esprit, et dont précisément le bourgeois à idées reçues ne peut comprendre ni la grandeur, ni la beauté?

Quelle est donc la véritable signification de *Bouvard*, ou plutôt en quoi consiste le caractère grotesque, la bêtise particulière des « deux bonshommes »? Elle vient de ce que ces deux hommes, qui aiment la science, ont le tort de lui demander plus qu'elle ne peut donner. Ce n'est pas Flaubert qui est mécontent de constater que la science n'a pas encore abouti : ce sont les deux bonshommes qui, en cela semblables à la plupart d'entre nous, ont le tort de demander à la science la certitude et le bonheur. Ils oublient ou ils ignorent que, plus on est savant, plus on entrevoit, non pas de solutions toutes faites, mais de problèmes à résoudre; que, plus on est savant, moins on est heureux, puisqu'on perd à la fois la douceur d'ignorer et l'illusion de croire. Bouvard et Pécuchet sont ridicules, en d'autres termes, parce qu'ils s'imaginent que la science humaine doit avoir dit ou tout au moins aura dit un jour son dernier mot; comme si toute pensée n'était pas destinée à s'éteindre et à disparaître, du jour où la solution de l'éternelle énigme serait trouvée. Ils constatent entre les affirmations ou les hypothèses scientifiques des contradictions, et ils en concluent que la science est obscure, ce qui est vrai, et qu'elle sera toujours contingente et contradictoire, ce qui est faux : car les contradictions, les erreurs reconnues et réfutées, les vérités modifiées et précisées sont les éléments nécessaires du progrès, et souvent deux affirmations opposées sont indispensables pour laisser pressentir la vérité intermédiaire qui se dissimule entre les deux. Ils s'imaginent que la science est à la portée de toutes les intelligences et de toutes les bonnes volontés; ils croient qu'en faisant des recherches nombreuses et acharnées, qu'en s'entourant de bouquins et de documents, qu'en travaillant beaucoup, en un mot, ils deviendront savants : erreur généreuse, sans doute, mais erreur cependant. Bouvard et Pécuchet ont à peu près tout ce qu'il faut pour devenir d'excellents manœuvres, de patients collectionneurs, de consciencieux et assez ridicules « rats de bibliothèque ». Mais il leur manque ce qui vaut par-dessus tout, ce qui ne s'acquiert pas d'ailleurs, l'esprit critique, la connaissance des bonnes méthodes et le désir de les appliquer sans défaillance et sans idée préconçue. Toujours préoccupés, dans leurs recherches, de quelque idée étrangère à la science — souci du bonheur immédiat, poursuite d'une application pratique, désir d'humilier leurs contradicteurs —, ils ne connaissent pas cet admirable désintéressement, ce parfait détachement de soi qui est la qualité

essentielle du savant, et que Claude Bernard définissait en une formule célèbre : la soumission absolue à l'objet. Ils ont l'air de croire, enfin, que la science consiste uniquement à entasser dans son esprit, sans ordre et sans idées directrices, un amas bariolé de connaissances superficielles, confuses et mal digérées ; ils croient pouvoir passer impunément de l'agriculture et de la chimie à la politique et à la métaphysique et d'un chapitre de Gasparin ou de Mathieu de la Drôme aux classifications de Linné et au système de Fichte. Ils ne se doutent pas que la science vit de spécialisations, et que seuls de très grands esprits ont la vigueur et l'originalité nécessaires pour réunir en de puissantes synthèses les connaissances, nécessairement fragmentaires, acquises lentement par une multitude de spécialistes, chacun dans leur domaine réservé.

Telle est, croyons-nous, la forme particulière de sottise que Flaubert a voulu représenter dans *Bouvard;* c'est la sottise qui essaye de se donner l'apparence de l'intelligence, la sottise qui se croit infaillible, dès qu'elle a épelé sans méthode et sans véritable esprit critique, l'A B C du savoir humain. Et l'on peut comprendre, maintenant, comment les deux idées générales, les deux leçons qui se dégagent de *Bouvard* et du *Dictionnaire*, bien loin de s'opposer entre elles, se complètent au contraire et se fortifient réciproquement. Le bourgeois à idées reçues a le tort de ne pas penser et de mépriser ceux qui pensent; Bouvard et Pécuchet ont le tort de penser d'une façon désordonnée, précipitée, antiscientifique. Le bourgeois à idées reçues est méprisable, parce qu'il n'aime ni la science ni l'art; Bouvard et Pécuchet sont ridicules, parce que, aimant ou croyant aimer l'art et la science, ils ne comprennent ni les véritables exigences de la méthode scientifique, ni la véritable beauté de l'art. La bêtise du bourgeois à idées reçues est dangereuse, parce que, si elle se généralisait, elle aurait pour résultat l'engourdissement et l'avilissement de l'esprit humain : la société humaine deviendrait inhabitable, si l'artiste et le savant y étaient toujours méprisés et méconnus, et si les Muses, « mendiantes divines », prenaient la route de l'exil. Mais la sottise de Bouvard et de Pécuchet est dangereuse, elle aussi, parce qu'elle aboutit à cette disposition d'esprit déplorable et funeste qui consiste à s'imaginer que l'on peut tout comprendre, à déclarer inintelligible ce qu'on ne comprend pas du premier coup, à méconnaître ce qu'il y a de noble dans le libre exercice de la pensée, même quand il n'aboutit pas à une conclusion précise, à un résultat positif. Profondément pénétré de la décadence intellectuelle de son époque, et détestant d'une « haine

vigoureuse » l'indifférence que les bourgeois de son temps témoignaient à l'esprit, Flaubert a cru, néanmoins, que la science et l'art se perdraient irrémédiablement, à vouloir s'amoindrir et se déformer pour s'adapter au niveau des esprits simples qui souhaitent que la science ait réponse à tout, et qui désirent que l'art les amuse — comme si la grandeur de l'art et de la science ne consistait pas précisément à être des exercices désintéressés de l'esprit humain. En même temps qu'il flétrissait l'inaptitude scientifique et esthétique du bourgeois, dans le *Dictionnaire*, il indiquait nettement, dans *Bouvard*, que la science et l'art perdraient leur véritable caractère, qui est selon lui de n'être accessibles qu'à une élite, si, par un désir d'aveugle vulgarisation, on les mettait trop facilement à la portée d'hommes également incapables d'en pratiquer les véritables méthodes et d'en pénétrer le véritable esprit.

Le *Dictionnaire* a donc, dans l'œuvre de Flaubert, une importance considérable. Comme *Bouvard*, dont il aide à comprendre la portée générale, il est une des expressions que Flaubert a données à sa haine de la bêtise humaine. Et si l'on songe que cette haine de la bêtise est une des formes les plus personnelles et les plus originales du pessimisme de Flaubert; qu'elle tient profondément, comme nous l'avons rappelé, à son tempérament, à son caractère et à son tour d'esprit; qu'elle explique ou contribue à expliquer beaucoup de ses jugements littéraires, beaucoup de ses idées sur l'art et sur la vie, on comprendra, sans doute, que nous ayons voulu faire connaître, en dépit de ses imperfections, de ses lacunes, de sa rédaction évidemment improvisée et négligée, le *Dictionnaire des idées reçues*.

RENSEIGNEMENTS BIBLIOGRAPHIQUES

I

Liste des pièces ou recueils de pièces, conservés à la villa Tanit, dans un carton spécial, qui devaient servir à la composition du deuxième volume de *Bouvard et Pécuchet*.

1° Le *Dictionnaire des idées reçues*.

2° L'*Album*.

3° 1 liasse : *Beautés*, comprenant :
- Beautés des gens de lettres.
- Beautés de la Religion.
- Beautés du peuple.
- Haine des romans.
- Beautés des souverains.
- Bizarreries. Nomenclatures.
- République de 1848.

4° 1 liasse : *Histoire et idées scientifiques*, comprenant :
- Beautés du parti de l'ordre.
- Bévues historiques et géographiques.
- Histoire.
- Idées scientifiques.

5° 1 liasse : Grands hommes.

6° 1 liasse : *Esthétique et critique, style*, comprenant :
- Esthétique.
- Critique.
- Grands écrivains.
- Ecclésiastiques.
- Révolutionnaires.
- Romantiques.
- Littérature officielle. Souverains.

7°	1 liasse :	Morale, Socialisme et Politique.	
8°	1 liasse :	Journaux.	
9°	1 liasse :	Rococo.	
10°	1 liasse : *amour, philosophie, exaltation du bas, imbécilles* (sic), *esprit des journaux,* comprenant :	Journalistes. Religion, mysticisme, prophéties. Amour. Philosophie. Imbécilles *(sic)*. Esprit des journaux.	
11°	1 liasse :	Morale.	
12°	1 liasse :	Périphrases.	
13°	1 liasse :	Classiques corrigés.	
14°	1 liasse :	Résumé et sommaire.	Documents se rapportant à l'ensemble des deux tomes de *Bouvard*.
15°	1 liasse :	Annexe du plan.	

II

Le Dictionnaire des idées reçues.

40 feuillets grand format, écrits d'un seul côté, dans une chemise.
Rubriques soulignées.
Ratures facilement déchiffrables.
Ordre alphabétique peu respecté.
Lettre de tête répétée en face de chaque nouveau groupe, chaque groupe occupant une page, sauf pour les lettres S T U V W Y.
Mots ou articles au crayon assez nombreux.
Quelques rares modifications au crayon de la main de Mme Grout.
Quelques articles complets écrits de la main de M. Laporte.

III

L'Album.

24 feuilles doubles, écrites au recto seulement (48 pages), avec beaucoup de soin, sur beau papier rayé, dans une forte chemise.

LE
DICTIONNAIRE DES IDÉES REÇUES

INDEX

** — article à demi effacé.

*** — article complètement effacé.

+ — article écrit au crayon.

(Le signe placé en marge devant la rubrique s'applique à tout l'article; le signe placé devant un alinéa, à l'alinéa seulement; le signe placé après un membre de phrase entre parenthèses se rapporte seulement au membre de phrase qui est entre parenthèses.)

Les variantes sont indiquées entre parenthèses.

LE DICTIONNAIRE DES IDÉES REÇUES

+ Vox populi, vox Dei.
+ Sagesse des nations.

> Il y a à parier que toute idée publique, toute convention reçue, est une sottise, car elle a convenu au plus grand nombre.
>
> (CHAMFORT, *Maximes*.)

LE CATALOGUE DES OPINIONS CHIC

A

ACADÉMIE FRANÇAISE — la dénigrer, mais tâcher d'en faire partie si on peut.

AGRICULTURE — manque de bras.

AFFAIRES (Les) — passent avant tout.
— une femme doit éviter de parler des siennes.
— sont dans la vie ce qu'il y a de plus important.
+ — tout est là.

AIRAIN — métal de l'antiquité.

*** ALBATRE — sert à décrire les plus belles parties du corps de la femme.

ALLEMANDS — peuple de rêveurs (*vieux*).

ANGE (1)	— fait bien en amour et en littérature.
ARGENT	— cause de tout le mal. — dire : « *Auri sacra fames.* »
ARCHITECTES ***	— tous imbécilles. — oublient toujours l'escalier des maisons.
ARCHITECTURE	— il n'y a que quatre ordres d'architecture. — bien entendu qu'on ne compte pas l'égyptien, le cyclopéen, l'assyrien, l'indien, le chinois, gothique, roman, etc.
ASPIC	— animal connu par le panier de figues de Cléopâtre.
ASTRONOMIE	— belle science. — très utile pour (n'est utile que pour) la marine. — et, à ce propos, rire de l'astrologie.
ATHÉE	— un peuple d'athées ne saurait subsister.
*** AUTEUR	— on doit « connaître des auteurs » ; inutile de savoir leurs noms.

(1) Cf. aussi *Bayadère*, *Bois*, *Giaour*, *Harpe*, *Ruines*, etc.

Corr., I, 138.

— Nous sommes donc toujours triste, pauvre ange!

Bov., p. 38.

— Elle n'aimait la *mer* qu'à cause de ses tempêtes, et la verdure seulement lorsqu'elle était clairsemée parmi les *ruines*.

Bov., p. 39.

— Ce n'étaient qu'amours, amants, amantes, dames persécutées s'évanouissant dans des pavillons solitaires, postillons qu'on tue à tous les relais, chevaux qu'on crève à toutes les pages, *forêts* sombres, troubles du cœur, serments, sanglots, larmes et baisers, nacelles au clair de lune, rossignols dans les *bosquets*, messieurs braves comme des lions, doux comme des agneaux, vertueux comme on ne l'est pas, toujours bien mis, et qui pleurent comme des urnes.

Bov., p. 41.

— Et vous y étiez aussi, sultans à longues pipes, pâmés sous des tonnelles, aux bras des *bayadères*, *djiaours*, sabres turcs, bonnets grecs, et vous surtout, paysages blafards des contrées dithyrambiques, qui souvent nous montrez à la fois des palmiers, des sapins, des tigres à droite, un lion à gauche, des animaux tartares à l'horizon, au premier plan des *ruines* romaines, puis des chameaux accroupis, — le tout encadré d'une *forêt* vierge bien nettoyée, et avec un grand rayon de soleil perpendiculaire tremblotant dans l'eau où se détachent en écorchures blanches sur un fond d'acier gris, de loin en loin, des *cygnes* qui nagent.

Bov., p. 42.

— Elle se laissa donc glisser dans les méandres lamartiniens, écouta les *harpes* sur les *lacs*, tous les chants des *cygnes* mourants, toutes les chutes de feuilles, les vierges pures qui montent au ciel, et la voix de l'Éternel discourant dans les vallons.

Bov., p. 293.

— Il retrouvait sur ses épaules la couleur ambrée de l'odalisque au bain; elle avait le corsage long des châtelaines féodales; elle ressemblait aussi à la femme pâle de Barcelone; mais elle était par-dessus tout *ange*.

*** AUTRUCHE — digère les pierres.

AVOCATS (1) — trop d'avocats à la Chambre.
— ont le jugement faussé.
— dire d'un avocat qui parle mal : « Oui, mais il est fort en droit. »

*** ABRICOTS — nous n'en aurons pas encore cette année.

ALCOOLISME — cause de toutes les maladies modernes.

ARCHIMÈDE — dire à son nom : « Eurèka. » — « Donnez-moi un point d'appui et je soulèverai le monde. »
— il y a encore la vis d'Archimède ; mais on n'est pas tenu de savoir en quoi elle consiste.

ABÉLARD — Inutile d'avoir la moindre idée de sa philosophie, ni même de connaître le titre de ses ouvrages.
— Faire une allusion discrète à la mutilation opérée sur lui par Fulbert.
— Tombeau d'Héloïse et d'Abélard ; si l'on vous prouve qu'il est faux, s'écrier : « Vous m'ôtez mes illusions. »

ABSINTHE — Poison extra-violent.
— a tué plus de soldats que les Bédouins.

ACTRICES (2) — La perte des fils de famille.
— Sont d'une lubricité effrayante, se livrent à des orgies, avalent des millions (finissent à l'hôpital) ***.
— Pardon ! il y en a qui sont bonnes mères de famille !

AIR — Toujours se méfier des courants d'air.

(1) *Corr.*, I, 158.
— L'avocasserie se glisse partout, la rage de discourir, de pérorer, de plaider ; la Muse devient le piédestal de mille convoitises.

(2) *Bov.*, p. 133.
— « Et vous ne savez pas la vie que mènent ces farceurs-là, dans le quartier Latin, avec des actrices ! »

Bov., p. 243.
— « Lagardy ne donnera qu'une seule représentation : il est engagé en Angleterre à des appointements considérables. C'est, à ce qu'on assure, un fameux lapin ! Il mène avec lui trois maîtresses et un cuisinier. Tous ces grands artistes brûlent la chandelle par les deux bouts ; il leur faut une existence dévergondée qui excite un peu l'imagination. Mais ils meurent à l'hôpital, parce qu'ils n'ont pas eu l'esprit, étant jeunes, de faire des économies. »

	— Invariablement, le fond de l'air est en contradiction avec la température : si elle est chaude, il est froid, et l'inverse.
ANTIQUITÉ	— et tout ce qui se (*sic*) rapporte, poncif, embêtant.
ANTIQUITÉS (Les)	— Sont toujours de fabrication moderne.
AMÉRIQUE	— bel exemple d'injustice : c'est Colomb qui la découvrit, et elle tient son nom d'Améric Vespucci. — faire une tirade sur le *self-government*.
*** APPARTEMENT de garçon (1)	— toujours en désordre. — avec des colifichets de femme traînant çà et là. — odeur de cigarettes. — on doit y trouver des choses extraordinaires.
ANGLAIS	— tous riches.
ANGLAISES	— s'étonner de ce qu'elles ont de jolis enfants.
ARTISTES (2)	— tous farceurs.

(1) *Bov.*, p. 181.

— Ensuite, elle examinait l'appartement (de Rodolphe), elle ouvrait les tiroirs des meubles, elle se peignait avec son peigne, et se regardait dans le miroir à barbe. Souvent même, elle mettait entre ses dents le tuyau d'une grosse pipe qui était sur la table de nuit, parmi des citrons et des morceaux de sucre, près d'une carafe d'eau.

Bov., p. 222.

— Il (Rodolphe) alla chercher dans l'armoire, au chevet de son lit, une vieille boîte à biscuits de Reims, où il enfermait d'habitude ses lettres de femmes, et il s'en échappa une odeur de poussière humide et de roses flétries..... et machinalement il se mit à fouiller dans ce tas de papiers et de choses, y retrouvant pêle-mêle des bouquets, une jarretière, un masque noir, des épingles et des cheveux — des cheveux ! de bruns, de blonds ; quelques-uns même s'accrochant à la ferrure de la boîte, se cassaient quand on l'ouvrait.

(2) *Bov.*, p. 308.

— L'apothicaire... donnait maintenant dans un genre folâtre et parisien qu'il trouvait du meilleur goût, et, comme Mme Bovary sa voisine, il interrogeait le clerc curieusement sur les mœurs de la capitale, même il parlait argot afin d'éblouir les bourgeois, disant *Turne*, *Bazar*, *Chicard*, *Chicandard*, *Breda street*, et *Je me la casse* pour *Je m'en vais*.

Educ., p. 41.

— Hussonnet ambitionnait la gloire et les profits du théâtre. Il collaborait à des vaudevilles non reçus, « avait des masses de plans », tournait le couplet : il en chanta quelques-uns. Puis, remarquant dans l'étagère un volume de Hugo et un autre de Lamartine, il se répandit en sarcasmes sur l'école romantique ; ces poètes-là n'avaient ni bon sens ni correction, et n'étaient pas Français, surtout. Il se vantait de savoir sa langue et épluchait les phrases les plus belles

— vanter leur désintéressement (*vieux*).

*** — s'étonner de ce qu'ils sont habillés comme tout le monde (*vieux*).

*** — gagnent des sommes folles, mais les jettent par les fenêtres.

— souvent invités à dîner en ville.

— femme artiste ne peut être qu'une catin.

ARSENIC — Se trouve partout. Rappeler Mme Lafarge (?).

— Cependant, il y a des peuples qui en mangent.

** ARTS — sont bien inutiles, puisqu'on les remplace par des machines qui fabriquent même plus promptement.

B

BACCALAURÉAT — Tonner contre.

*** BAILLEMENT — Il faut dire : « Excusez-moi, ça ne vient pas d'ennui, mais de l'estomac. »

BARBE (1) — Signe de force.

avec cette sévérité hargneuse, ce goût académique qui distinguent les personnes d'humeur folâtre quand elles abordent l'art sérieux.

Educ., p. 46 (Pellerin).

— Ainsi tourmenté par des convoitises de gloire et perdant ses jours en discussions, croyant à mille niaiseries, aux systèmes, aux critiques, à l'importance d'un règlement ou d'une réforme en matière d'art, il n'avait, à cinquante ans, encore produit que des ébauches. Son orgueil robuste l'empêchait de subir aucun découragement, mais il était toujours irrité, et dans cette exaltation à la fois factice et naturelle qui constitue les comédiens..... Sa haine contre le commun et le bourgeois débordait en sarcasmes d'un lyrisme superbe, et il avait pour les maîtres une telle religion qu'elle le montait presque jusqu'à eux.

(1) (Cf. aussi *Courtisane*.)

Bov., p. 82. Binet.

— Pas un poil ne dépassait la ligne de son collier blond, qui, entourant la mâchoire, encadrait comme la bordure d'une plate-bande sa longue figure terne.

Educ., p. 193.

— Dans un cercle de gens graves il reconnut Martinon, « attaché maintenant au parquet de la capitale ». — Sa grosse face couleur de cire remplissait convenablement son collier, lequel était une merveille, tant les poils noirs se trouvaient bien égalisés ; et, gardant un juste milieu entre l'élégance voulue par son âge et la dignité que réclamait sa profession, il accrochait son pouce dans son aisselle suivant l'usage des « beaux », puis mettait son bras dans son gilet à la façon des doctrinaires. Bien qu'il eût des bottes extra-vernies, il portait les tempes rasées, pour se faire un front de penseur.

	— trop de barbe fait tomber les cheveux.
	— utile pour protéger les cravates.
*** BASQUES	— le peuple qui court le mieux.
BASILIQUE	— Synonyme pompeux d'église; est toujours imposante.
BATON	— plus redoutable que l'épée.
BAUDRUCHE	— Ne sert pas qu'à faire des ballons.
BAYADÈRES	— Toutes les femmes de l'Orient sont des bayadères.
	— ce mot entraîne l'imagination fort loin.
BILLARD	— Noble jeu.
	— Indispensable à la campagne.
BIBLIOTHÈQUE	— Toujours en avoir une chez soi, principalement quand on habite la campagne.
BOUDIN	— Signe de gaîté dans les maisons.
	— Indispensable la nuit de Noël.
BOURSE (La)	— Thermomètre de l'opinion publique.
BOURSIERS	— tous voleurs.
BOUDDHISME	— « Fausse religion de l'Inde ». (définition du dict. Bouillet, 1re édition.)
BRETELLES	— . . . .
BUDGET	— Jamais en équilibre.
BUREAU	— . . . .
BOIS ***	— Les bois font rêver.
	— sont propres à composer des vers.
***	— à l'automne, quand on se promène, on doit dire : « De la dépouille de nos bois, etc... »
BONNET GREC (1)	— Indispensable à l'homme de cabinet.
	— donne de la majesté au visage.
BOUCHERS	— sont terribles en temps de révolution.
BLONDES	— plus chaudes que les brunes. (Voy. *Brunes*.)

(1) *Bov.*, p. 87.
— Homais demanda la permission de garder son bonnet grec, de peur des coryzas.

BANQUET (1) — La plus franche cordialité ne cesse d'y régner.
— on en emporte le meilleur souvenir, et on ne se sépare jamais sans s'être donné rendez-vous pour l'année prochaine.
— un farceur doit dire : « Au banquet de la vie infortuné convive... »

BALLONS — Avec les ballons on finira par aller dans la lune.
— on n'est pas près de les diriger.

BAGNOLET — Pays célèbre par ses aveugles.

BIBLE — Le plus ancien livre du monde.

BRACONNIERS (2) — Tous forçats libérés.
— Auteurs de tous les crimes commis dans les campagnes.
— Doivent exciter une colère frénétique : « Pas de pitié, monsieur, pas de pitié! »

BOULET — Le vent des boulets rend aveugle (asphyxie ***).

(1) *Bov.*, p. 169. Compte rendu fait par Homais du Comice.
— Vers six heures, un banquet, dressé dans l'herbage de M. Liégeois, a réuni les principaux assistants de la fête. La plus grande cordialité n'a cessé d'y régner. Divers toasts ont été portés.....
Corr., I, 203.
— J'ai vu dernièrement quelque chose de beau, et je suis encore dominé par l'impression grotesque et lamentable à la fois que ce spectacle m'a laissée. J'ai assisté à un banquet réformiste. Quel goût! quelle cuisine! quels vins! et quels discours! Rien ne m'a plus donné un absolu mépris du succès que de considérer à quel prix on l'obtient. Je restais froid et avec des nausées de dégoût au milieu de l'enthousiasme patriotique qu'excitaient le timon de l'Etat — l'abîme où nous courons — l'honneur de notre pavillon — l'ombre de nos étendards — la fraternité des peuples et autres galettes de cette farine. Jamais les plus belles œuvres des maîtres n'auront le quart de ces applaudissements-là; jamais le livre de Musset ne fera pousser les cris d'admiration qui partaient de tous les coins de la salle aux hurlements vertueux de M. Odilon Barrot et aux éplorements de M. Crémieux sur l'état de nos finances. Et, après cette séance de neuf heures passées devant du dindon froid, du cochon de lait, et dans la compagnie de mon serrurier qui me tapait sur l'épaule aux beaux endroits, je m'en suis revenu gelé jusque dans les entrailles. Quelque triste opinion que l'on ait des hommes, l'amertume vous vient au cœur quand s'étalent devant vous des bêtises aussi délirantes, des stupidités aussi échevelées.
(2) *Bouvard*, p. 382.
— Sorel, sans lui répondre, avait tiré de sa poche un calepin, une plume et de l'encre pour écrire un procès-verbal : « Oh non! » dit Pécuchet. Bouvard ajouta : « Relâchez-le, c'est un brave homme! » — « Lui! un braconnier! » — « Eh bien, quand cela serait! » Et ils se mirent à défendre le braconnage : « On sait d'abord que les lapins rongent les jeunes pousses; les lièvres abîment les céréales; sauf la bécasse peut-être... » — « Laissez-moi donc tranquille!... »

BOUTONS — Au visage ou ailleurs, signe de santé et de force du sang.
— Ne point les faire passer.

BOUILLI (Le) (1) — C'est sain.

*** — Inséparable du mot soupe : la soupe et le bouilli.

BOSSUS — Ont beaucoup d'esprit.
— Sont très recherchés des femmes lascives.

B.

BAS-BLEU (2) — Terme de mépris pour désigner toute femme qui s'intéresse aux choses intellectuelles.
— Citer Molière à l'appui : « Quand la capacité de son esprit se hausse » etc.

BASES (3) —— de la société, sont (*id est*) la propriété, la famille, la religion, le respect des autorités.

(1) *Corr.*, I, 204 (à propos de Béranger).
- Il y a des gens de grand talent qui ont la calamité d'être admirés par de petites natures; le bouilli est désagréable surtout parce que c'est la base des petits ménages. Tout le monde peut en manger et trouver ça bon.
(2) *Corr.*, I, 284.
- Il y avait quatre femmes, danseuses et chanteuses, *almées*. Le mot *almée* veut dire savante, bas-bleu, comme qui dirait p... : ce qui prouve, Monsieur, que dans tous les pays les femmes de lettres!!)
(3) *Educ.*, p. 421.
— Mais il s'éloigna presque aussitôt, attiré par la voix de Fumichon. Arnoux tâchait d'établir qu'il y a deux socialismes, un bon et un mauvais. L'industriel n'y voyait pas de différence, la tête lui tournant de colère au mot « propriété » :
— « C'est un droit écrit dans la nature; les enfants tiennent à leurs joujoux; tous les peuples sont de mon avis, tous les animaux; le lion même, s'il pouvait parler, se déclarerait propriétaire! Ainsi moi, Messieurs, j'ai commencé avec quinze mille francs de capital. Pendant trente ans, savez-vous, je me levais régulièrement à quatre heures du matin! J'ai eu un mal de cinq cents diables à faire ma fortune. Et on viendra me soutenir que je n'en suis pas le maître, que mon argent n'est pas mon argent, enfin que la propriété c'est le vol!
— Mais Proudhon...
— Laissez-moi tranquille avec votre Proudhon! S'il était là, je crois que je l'étranglerais! »
Il l'aurait étranglé. Après les liqueurs surtout, Fumichon ne se connaissait plus, et son visage apoplectique était près d'éclater comme un obus.
Bouvard, p. 218.
— « Ah! la Révolution, voilà le malheur! dit l'ecclésiastique en soupirant. Mais tout le monde y a contribué, et (excusez-moi, monsieur le comte) les nobles eux-mêmes par leur alliance avec les philosophes. Que voulez-vous? Louis XVIII a légalisé la spoliation. Depuis ce temps-là le régime parlementaire vous sape les bases! »

— en parler avec colère si on les attaque.

BRAS — pour gouverner la France, il faut un bras de fer.

BUFFON — Mettait des manchettes pour écrire.

BANQUIERS — Tous riches, Arabes, loups cerviers.

BADIGEON — dans les églises. Tonner contre. Cette colère artistique est extrêmement bien portée.

BARAGOUIN — Manière de parler aux (*sic*) étrangers.
— Toujours rire de l'étranger qui parle mal français.

BRETONS — Tous braves gens, mais entêtés.

BRUNES — Sont plus chaudes que les blondes (Voy. *Blondes*.)

C

CAFÉ — donne de l'esprit.
— n'est bon qu'en venant du Havre.
— dans un grand dîner, doit se prendre debout.
— l'avaler sans sucre, très chic, donne l'air d'avoir vécu en Orient.

CALVITIE — Toujours précoce, et causée par des excès de jeunesse, ou la conception de grandes pensées.

CHATEAU FORT — A toujours subi un siège sous Philippe-Auguste.

CHAMBRE A COUCHER — dans un vieux château : Henri IV y a toujours passé une nuit.

CARÊME — au fond n'est qu'une mesure hygiénique.

*** CAUCHEMAR — Vient de l'estomac.

CAVALERIE — Plus noble que l'infanterie.

CENSURE — Utile! on a beau dire.

+ CIDRE — Gâte les dents.

CHAPEAU — Protester contre la forme des ——

+ COCU	— Toute femme doit faire son mari cocu.
CHEMINÉE	— Fume toujours. — sujet de discussion à propos du chauffage.
*** CHRISTIANISME (1)	— a affranchi les esclaves.
CHOLÉRA	— Le melon donne le choléra. — On s'en guérit en prenant beaucoup de thé avec du rhum.
CIRAGE	— N'est bon que si on le fait soi-même.
+ CLASSIQUES (Les)	— On est censé les connaître.
CLAIR-OBSCUR	— On ne sait pas ce que c'est.
COFFRES-FORTS	— Leurs complications sont très faciles à déjouer.
COMMERCE	— Discuter pour savoir lequel est le plus noble, du commerce ou de l'industrie.

C

CANARDS	— Viennent tous de Rouen.
CAMPAGNE	— Les gens de la campagne meilleurs que ceux des villes; envier leur sort. — A la campagne tout est permis : habits bas, farces, etc.
CANONNADE	— Change le temps.
CHIEN	— Spécialement créé pour sauver la vie à son maître. — (Le chien est l'idéal de) L'ami de l'homme (parce qu'il est son esclave dévoué +),

(1) *Corresp.*, II, 53. (Voir aussi *Catholicisme*).

— Je cherchais la Rome de Néron et je n'ai trouvé que celle de Sixte-Quint. L'air prêtre emmiasme d'ennui la ville des Césars. La robe du jésuite a tout recouvert d'une teinte morne et séminariste. J'avais beau me fouetter et chercher, toujours des églises, des églises et des couvents, de longues rues ni assez peuplées ni assez vides, avec des grands murs unis qui les bordent, et le christianisme tellement nombreux et envahissant que l'antique qui subsiste au milieu est écrasé, noyé. ...Ce qu'ils ont fait du Colisée, les misérables! Ils ont mis une croix au milieu du cirque, et tout autour de l'arène douze chapelles!

Bov., p. 365.

— Vous n'êtes donc pas chrétien?

— Pardonnez, dit Homais. J'admire le christianisme. Il a d'abord affranchi les esclaves, introduit dans le monde une morale...

CHARCUITIER (*sic*) — Anecdote des pâtés faits avec de la chair humaine.
— Toutes les charcuitières sont jolies.

CHARTREUX — Passent leur temps à faire de la chartreuse, à rêver leur tombe et à dire : « Frère, il faut mourir. »

CHAT *** — Les chats sont traîtres.
— Les appeler tigres de salon (*sic*).
— Leur couper la queue pour empêcher le vertigo.

CHASSE — Excellent exercice que l'on doit feindre d'adorer.
— Fait partie de la pompe des souverains.
— Sujet de délire pour la magistrature.

CATHOLICISME (1) — A eu une influence très favorable sur les arts.

CAVERNES — Habitation ordinaire des voleurs.
— Sont toujours remplies de serpents.

CÈDRE — Celui du Jardin des Plantes a été rapporté dans un chapeau.

CÉLÉBRITÉ — Les célébrités : s'inquiéter du moindre détail de leur vie privée, afin de pouvoir les dénigrer.

CHAMPIGNON — Ne doivent être achetés qu'au marché (Ne manger que ceux qui viennent du marché).

CHALEUR — Toujours insupportable.
— Ne pas boire quand il fait chaud.

C.

CHAMPAGNE (2) — Caractérise le dîner de cérémonie.
— Faire semblant de le détester, en disant que « ce n'est pas un vin ».

(1) Voir page précédente la note au mot « Christianisme ».
(2) *Bov.*, p. 133.
— Allons donc, dit le pharmacien en claquant de la langue. Les parties fines chez le traiteur! les bals masqués! le champagne! tout cela va rouler, je vous assure!

— Provoque l'enthousiasme chez les petites gens.
— La Russie en consomme plus que la France.
— C'est par lui que les idées françaises se sont répandues en Europe.
— Sous la Régence, on ne faisait pas autre chose que d'en boire.
— (Mais on ne le boit pas, on le « sable » +.)

CHAMEAU — A deux bosses et le dromadaire une seule.
— ou bien : le chameau a une bosse et le dromadaire une seule : (on ne sait pas au juste ***;) (on s'y embrouille +.).

CERTIFICAT — Garantie pour les familles et pour les parents.
— est toujours favorable.

CÉLIBATAIRES — Tous égoïstes et débauchés.
— On devrait les imposer.
— Se préparent une triste vieillesse.

CHEMINS DE FER (1) — Si Napoléon les avait eus à sa disposition, il aurait été invincible.
— S'extasier sur l'invention et dire : « Moi, monsieur, qui vous parle, j'étais ce matin à X... ; je suis parti par le train de X... ; là-bas, j'ai fait mes affaires, etc., et à *x* heures j'étais revenu ! »

CARABINS — Dorment près des cadavres.
— Il y a (*sic*) qui en mangent.

CRAPAUD *** — *** Mâle de la grenouille.
— possède un venin fort dangereux.
— Habite l'intérieur des pierres.

*** CROCODILE — Imite le cri des enfants pour attirer l'homme.

*** CRÉOLE — Vit dans un hamac.

CROISADES — Ont été bienfaisantes (utiles seulement) pour le commerce de Venise.

(1) *Corr.*, I, 50.
« Paris n'est pas plus favorisé que Rouen sous le rapport du chemin de fer, et si tu t'ennuies d'en entendre parler, tu es tout à fait comme moi. Il est impossible d'entrer n'importe où sans qu'on entende des gens qui disent : « Ah ! je m'en vais à Rouen ! Je viens de Rouen ! Irez-vous à Rouen ? » Jamais la capitale de la Neustrie n'avait fait tant de bruit à Lutèce ; on en est tanné.

CRITIQUE (1) — *** toujours éminent.
— est censé, tout connaître, tout savoir, avoir tout lu, tout vu.
— quand il vous déplaît, l'appeler un Aristarque (ou eunuque *** +).

C.

CYGNE — *** chante avant de mourir.
— avec son aile peut casser la cuisse d'un homme.
— Le cygne de Cambrai n'était pas un oiseau, mais un homme (évêque) nommé Fénelon.
— Le cygne de Mantoue, c'est Virgile.
— Le cygne de Pesaro, c'est Rossini.

COMÉDIE — En vers, ne convient plus à notre époque.
— on doit cependant respecter la haute comédie.

COGNAC — Très funeste.
— Excellent dans plusieurs maladies.
— Un bon verre de cognac ne fait jamais de mal.
— Pris à jeun tue le ver de l'estomac.

COPAHU — Feindre d'en ignorer l'usage.

CONSTIPATION — Tous les gens de lettres sont constipés.
— Influe sur les convictions politiques.

COSAQUES — Mangent de la chandelle.

COR (aux pieds +) — Indique le changement de temps mieux qu'un baromètre.

(1) *Corr.*, I, 182.
— Tu me parles des critiques. A quoi bon s'inquiéter de ce que les merles piaillent? Je me fais fort de soutenir dans une thèse qu'il n'y a pas une critique de bonne depuis qu'on en fait, que ça ne sert à rien qu'à embêter les autres et à abrutir le public. On fait de la critique quand on ne peut pas faire de l'art, de même qu'on se met mouchard quand on ne peut pas être soldat. Je voudrais bien savoir ce que les poètes de tous temps ont eu de commun dans leurs œuvres avec ceux qui en ont fait l'analyse. Plaute aurait ri d'Aristote s'il l'avait connu; Corneille se débattait sous lui; Voltaire malgré lui a été rétréci par Boileau. Beaucoup de mauvais noms auraient été épargnés dans le drame moderne sans les Schlegel et quand la traduction de Hegel sera finie, Dieu sait où nous irons. Et qu'on ajoute les journalistes par là-dessus, ceux qui n'ont pas même la science pour cacher leur lèpre jalouse!
Cf. *L'Esthétique de G. Flaubert*, ch. IV : Flaubert et la critique.

	— Très dangereux quand il est mal coupé; citer des exemples d'accidents terribles.
COR (de chasse)	— dans les bois fait bon effet (et le soir sur l'eau).
CORSET	— Empêche d'avoir des enfants.
CONFISEURS	— Tous les Rouennais sont confiseurs.
CORPS	— Si nous savions comment notre corps est fait, nous n'oserions pas faire un mouvement.
CORDE	— On ne connaît pas la force d'une corde. — Est plus solide que le fer.
CUJAS (1)	— Inséparable de Bartholde (*sic*), on ne sait pas ce qu'ils ont écrit, n'importe. — Dire à tout homme étudiant le droit : « Vous êtes enfermé dans Cujas et Bartholde. »
CUISINE (2)	— de restaurant : toujours échauffante. — bourgeoise : toujours saine. — (du Midi, trop épicée ou toute à l'huile. +)
✓ CRUCIFIX	— Fait bien dans une alcôve et à la guillotine.
CYPRÈS	— Ne pousse que dans les cimetières.

C.

*** CHATAIGNE	— femelle du marron.
CHEVAL	— S'il connaissait sa force, ne se laisserait pas conduire.

(1) *Bov.*, p. 311.
— Léon jura qu'il lui fallait retourner à son étude. Alors l'apothicaire fit des plaisanteries sur les paperasses, la procédure : « Laissez donc un peu Cujas et Barthole, que diable! Qui vous empêche? Soyez un brave! »

(2) *Bov.*, p. 13[illegible].
— Et puis, l'eau de Paris, voyez-vous! les mets des restaurateurs, toutes ces cuisines épicées finissent par vous échauffer le sang, et ne valent pas, quoi qu'on en dise, un bon pot-au feu. J'ai toujours, quant à moi, préféré la cuisine bourgeoise, c'est plus sain! Aussi, lorsque j'étudiais à Rouen la pharmacie, je m'étais mis en pension dans une pension, je mangeais avec les professeurs.

— Viande de —— beau sujet de brochure pour un homme qui désire se poser en personnage sérieux.
— —— de course : le mépriser. A quoi sert-il ?

COCHON — L'intérieur de son corps étant « tout pareil à celui d'un homme », on devrait s'en servir dans les hôpitaux pour apprendre l'anatomie.

CLOWN — A été disloqué dès l'enfance.

CIGARES — Ceux de la régie, « tous infects ! »
— Les seuls bons viennent par contrebande.

CHIRURGIENS — Ont le cœur dur : les appeler bouchers.

+ CATAPLASME — Doit toujours être mis en attendant l'arrivée du médecin.

CLOCHER — de village : fait battre le cœur.

CLUB — Sujet d'exaspération pour les conservateurs.
— Embarras et discussion sur la prononciation du mot.

+ CERCLE — On doit toujours faire partie d'un cercle.

COLLÈGE — = lycée.
— plus noble qu'une pension.

COLONIES (Nos) — S'attrister quand on en parle.

CONVERSATION — La politique et la religion doivent en être exclues.

CONSERVATOIRE — Il est indispensable d'être abonné au Conservatoire.

COMÈTES — Rire des gens qui en avaient peur.

*** COMMUNION — La première communion = le plus beau jour de la vie.

COTON (1) — *** est surtout utile pour les oreilles.

(1) Helot : La Saint-Polycarpe.
(Fragments du discours adressé par Marc Lapierre à Flaubert le jour de la Saint-Polycarpe.)
— C'est au nom de la municipalité, de l'académie de Rouen (sciences, arts et belles-lettres), de la Société libre d'émulation de la Seine-Inférieure et du

	— une des bases de la société dans la Seine-Inférieure.
CONFORTABLE	— Précieuse découverte moderne.
COURTISANNE (1) (*sic*)	— est un mal nécessaire.
	— Sauvegarde de nos filles et de nos sœurs (tant qu'il y aura des célibataires ***).
	— (ou bien *** :) devraient être chassées impitoyablement.
***	— on ne peut plus sortir avec sa femme à cause de leur présence sur le boulevard.
	— Sont toujours des filles du peuple débauchées par des bourgeois riches.

D

*** DAGUERRÉOTYPE	— Remplacera la peinture.
DAMAS	— *** seul endroit où on sache faire les sabres.
+	— Toute bonne lame est de Damas.
DAUPHIN	— Porte les enfants sur son dos.
DÉBAUCHE	— Cause de toutes les maladies des célibataires.

Comité rouennais de la Basse-Seine, ainsi qu'au nom de l'*Industrie textile* et de la marine marchande. . . . .
Puisse un mot de pardon, tombé de votre bouche, hâter l'heure de cette réconciliation suprême où, dans un banquet solennel, au Tivoli-Baubat, on verra le maire de Rouen et les délégués de la *filature*, du *tissage*, de la *rouennerie*, des produits chimiques, du *gros* et du *demi-gros* abjurer leurs erreurs, livrer en holocauste à votre colère comme victimes expiatoires Nyon, Decorde et Nétien, brûler leurs livres de commerce sur des autels improvisés, et entonner, avec accompagnement de l'excellente musique du 24e de ligne, un hymne à l'art pur et aux sentiments désintéressés. C'est alors que dans la nouvelle Arcadie rouennaise auront disparu les temples élevés au Dieu *Coton* et au Veau d'or. . . .

(1) Cf. *Par les champs et par les grèves*, p. 182-184 (sur la prostituée à travers les âges).

Corr., II, p. 233.

– Il y a encore une chose qui m'a semblé légèrement bourgeoise dans ce même individu : « Je n'ai jamais pu voir une fille. » Je déclare que cette théorie-là me suffoque. Il y a de ces choses qui me font juger les hommes à première vue : 1° l'admiration de Béranger ; 2° la haine des parfums ; 3° l'amour des grosses étoffes ; 4° la barbe portée en collier ; 5° l'antipathie du b..... C'est peut être un goût pervers.....

(Et tout le passage qui suit, dans lequel Flaubert donne les raisons de son goût esthétique pour la prostitution.)

Cf. *L'Esthétique de G. Flaubert*, ch. II : La philosophie.

DÉCORATION de la légion d'honneur — La blaguer mais la convoiter.

+ — quand on l'obtient, toujours dire qu'on ne l'a pas demandée.

DÉCOR de théâtre — N'est pas de la peinture : il suffit de jeter à vrac sur la toile un seau de couleurs; puis on l'étend avec un balai; et l'éloignement avec la lumière font l'illusion.

DENT — Sont gâtées par le cidre, le tabac, les dragées, la glace, dormir la bouche ouverte (et boire de suite après le potage +).

DENT œillère — Dangereux de l'arracher parce qu'elle correspond à l'œil.
— L'arrachement d'une dent « ne fait pas jouir ».

DESCARTES — « *Cogito, ergo sum.* »

*** DÉCORUM — Donne du prestige.
— Frappe l'imagination des masses.
— « Il en faut ! Il en faut! »

DÉICIDE — S'indigner contre, bien que le crime ne soit pas fréquent.

DÉJEUNER de garçons — Exige des huîtres, du vin blanc et des gaudrioles.

DÉMÈLOIR — Fait tomber les cheveux.

DÉPURATIF — Se prend en cachette.

DÉPUTÉ — L'être, comble de la gloire.
— Tonner contre la Chambre des députés.
— Trop de bavards à la Chambre.
— Ne font rien.

DÉSERT — Produit des dattes.

DESSERT — Regretter qu'on n'y chante plus.
— Les gens vertueux le méprisent : « Non! non! pas de pâtisseries! Jamais de dessert! »

** DESSIN (L'art du) — Se compose de trois choses : la ligne, le grain et le grainé fin ; de plus, le trait de force. Mais le trait de force, il n'y a que le maître seul qui le donne.

(CHRISTOPHE +).

D

DÉVOUEMENT — Se plaindre de ce que les autres en manquent.
— « Nous sommes bien inférieurs au chien, sous ce rapport ! »

DIAMANT — On finira par en faire !
— et dire que ce n'est que du charbon !
— Si nous en trouvions un dans son état naturel, nous ne le ramasserions pas !

DICTIONNAIRE — en dire : « N'est fait que pour les ignorants. »

DICT. DE RIMES — s'en servir ? honteux !

DIEU — Voltaire lui-même l'a dit : « Si Dieu n'existait pas, il faudrait l'inventer. »

DILETTANTE — Homme riche, abonné à l'Opéra.

*** DILIGENCES — Regretter le temps des diligences.

DIPLOME — Signe de science.
— ne prouve rien.

DIRECTOIRE (Le) — Les hontes du ——.
— « Dans ce temps-là, l'honneur s'était réfugié aux armées. »
— Les femmes (à Paris !) se promenaient toutes nues.

DINER — Autrefois on dînait à midi (maintenant on dîne à des heures impossibles ***.)
— Le dîner de nos pères était notre déjeuner, et notre déjeuner était leur dîner.
— Dîner si tard que ça ne s'appelle pas dîner, mais souper.

DÉMOSTHENES — Ne prononçait pas de discours sans avoir un galet dans la bouche.

DÉFAITE — S'essuie, — et est tellement complète qu'il ne reste personne pour en porter la nouvelle.

*** DIDEROT — Toujours suivi de d'Alembert.

** DIOGÈNE — « Je cherche un homme. »
— « Retire-toi de mon soleil. »

DIVORCE — Si Napoléon n'avait pas divorcé, il serait encore sur le trône.

DJIN — Nom d'une danse orientale.

DIPLOMATIE — Belle carrière (mais hérissée de difficultés ***), (pleine de mystère +).

\+ — Ne convient qu'aux gens nobles.
— Métier d'une vague signification, mais au-dessus du commerce.

** — un diplomate est toujours fin et pénétrant.

DISSECTION — Outrage à la majesté de la mort.

DIX (Le conseil des) — c'était formidable!
— délibéraient masqués.
— en trembler encore.

D

DOCTRINAIRES — Les mépriser. Pourquoi? on n'en sait rien.

DOCTEUR ** — Toujours précédé de « bon », et, entre hommes, dans la conversation familière, de « foutre » : « Ah! foutre, docteur! »
— tous matérialistes.

DOGE — épousait la mer.
— on n'en connaît qu'un : Marino Faliero.

DOLMEN (1) *** — a rapport aux anciens Français.

(1) *Bouvard*, p. 140.
— De ce peuple, qui dominait l'ancien monde, il ne reste que des pierres, soit toutes seules, ou par groupes de trois, ou disposées en galeries, ou formant

***	— pierre qui servait aux sacrifices des Druides.
***	— on n'en sait pas davantage. — il n'y en a qu'en Bretagne.
DOME	— Tour de forme architecturale. — (Comment se tient-il? ***) (S'étonner de ce que cela puisse tenir seul). — en citer deux : celui des Invalides et celui de Saint-Pierre-de-Rome.
DOMINOS	— on y joue d'autant mieux qu'on est gris.
DOMPTEURS de bêtes féroces	— emploient des pratiques obscènes.
DONJON	— éveille des idées lugubres.
DOUANE	— on doit se révolter contre, et la frauder.
DOULEUR	— a toujours un résultat favorable. — la véritable —— est toujours contenue.
DOUTE	— pire que la négation.
DRAPEAU (national)	— Sa vue fait battre le cœur.
DROIT (Le)	— on ne sait pas ce que c'est.
DUPE	— mieux vaut être fripon que dupe.
DUEL	— Tonner contre. — N'est pas une preuve de courage. — Prestige de l'homme qui a eu un duel.
DORTOIRS	— Toujours spacieux et bien aérés. — Préférables aux chambres, pour la moralité des élèves.
DOS	— Une tape dans le dos peut rendre poitrinaire.

des enceintes.. Tous ces blocs, d'une égale insignifiance, les ennuyèrent promptement.

Ibid., p. 143.

— Le tumulus symbolise l'organe femelle, comme la pierre levée est l'organe mâle. En effet, où il y a des menhirs, un culte obscène a persisté.

Par les champs et par les grèves, ch. V (article déjà publié dans « l'Artiste », en 1858), cf. notamment la conclusion, p. 107 :

« Pour en revenir aux pierres de Carnac, ou plutôt les quitter, que si on me demande, après tant d'opinions, quelle est la mienne, j'en émettrai une irréfutable, irréfragable, irrésistible, une opinion qui ferait reculer les tentes de M. de la Sauvagère et pâlir l'Egyptien Penhoët; qui casserait le zodiaque de Cambry et hacherait le serpent Python en mille morceaux. Cette opinion, la voici : les pierres de Carnac sont de grosses pierres.

DEVOIRS *** — Les exiger de la part des autres, s'en affranchir.

— les autres en ont envers nous, mais on n'en a pas envers eux.

DORMIR (trop) — épaissit le sang.

E

ÉCONOMIE — Toujours précédée de « Ordre », mène à la fortune.
— Citer l'anecdote de Laffitte ramassant une épingle dans la cour du banquier Perregaux.

ÉCONOMIE POLITIQUE — Science sans entrailles.

ÉCHAFAUD — S'arranger quand on y monte pour prononcer quelques mots (éloquents +) avant de mourir.

*** ÉCHARPE — poétique.

*** ÉCHO — Citer ceux du Panthéon et du pont de Neuilly.

EAU — L'eau de Paris donne des coliques.

** — L'eau de mer soutient pour nager.

** — L'eau de Cologne sent bon.

ÉCLECTISME — Tonner contre, comme étant une philosophie immorale.

ÉCHECS (Jeu des) — Image de la tactique militaire.
— tous les grands capitaines y étaient forts.

\+ — trop sérieux pour un jeu, trop futile pour une science.

ÉCOLES — Polytechnique, rêve de toutes les mères (*vieux*).
— Terreur du bourgeois dans les émeutes quand il apprend que l'École Polytechnique sympathise avec les ouvriers (*vieux*).
— Dire simplement « l'École » fait accroire qu'on y a été.
— à Saint-Cyr : jeunes gens nobles.

— à l'École de Médecine : tous exaltés.
— à l'École de droit : jeunes gens de bonne famille.

ECRIT, BIEN ÉCRIT — Mot de portiers, pour désigner les romans-feuilletons qui les amusent.

ÉCRITURE — Une belle —— mène à tout.
— Indéchiffrable : signe de science ; exemple : les ordonnances des médecins.

*** ÉLÉPHANTS — Se distinguent par leur mémoire, et adorent le soleil.

ÉLECTIONS — . . . .

ÉMAIL — Le secret en est perdu.

EMBONPOINT — Signe de richesse et de fainéantise.

ÉMIGRÉS — Gagnaient leur vie à donner des leçons de guitare et à faire la salade.

E.

ÉMIR — Ne se dit qu'en parlant d'Abd-el-Kader.

ENCRIER — Se donne en cadeau à un médecin.

ENCYCLOPÉDIE — en rire de pitié (comme étant un ouvrage rococo [illegible]), (et même tonner contre ***).

ENGELURE — Signe de santé; vient de s'être chauffé quand on avait froid.

ÉNIGME — . . . .

ENFANTS — Affecter pour eux une tendresse lyrique, quand il y a du monde.

ENTHOUSIASME — Ne peut être provoqué que par le retour des cendres de l'Empereur.

ENTR'ACTE — Toujours trop long.

ENVERGURE — Se disputer sur la prononciation du mot.

ÉPACTE, NOMBRE D'OR (LETTRE DOMINICALE) — sur les calendriers; on ne sait pas ce que c'est.

ÉPARGNE (Caisse d') — Occasion de vol pour les domestiques.

ÉPÉE — Regretter le temps où on en portait.

ÉPERONS — Font bien à une paire de bottes.

ÉPICIERS — . . . .

ÉPICURE — Le mépriser.

*** ÉPUISEMENT — Toujours prématuré.

ÉPOQUE (La nôtre) (1) — Tonner contre elle.
— Se plaindre de ce qu'elle n'est pas poétique.
— L'appeler époque de transition, de décadence.

ÉQUITATION — Bon exercice pour faire maigrir. Ex. : tous les soldats de cavalerie sont maigres.
— — pour engraisser. Exemple : tous les officiers de cavalerie ont un gros ventre.

ÉRECTION — Ne se dit qu'en parlant des monuments.

ESCRIME — Les maîtres d'escrime savent des bottes secrètes.

** ESCROC — est toujours du grand monde.

ESPLANADE — Ne se voit qu'aux Invalides.

ESTOMAC — Toutes les maladies viennent de l'estomac.

ÉTAGÈRE — Indispensable chez une jolie femme.

(1) *Corr.*, I, 46.
— Car le siècle où tu es né est un siècle heureux, les chemins de fer sillonnent la campagne, il y a des nuages de bitume et des pluies de charbon de terre, des trottoirs d'asphalte et des pavages en bois, des pénitenciers pour les jeunes détenus, et des caisses d'épargne pour les domestiques économes qui viennent y déposer incontinent tout ce qu'ils ont volé à leurs maîtres. M. Hébert fait des réquisitoires et les évêques des mandements, les p..... vont à la messe, les filles entretenues parlent au moins de morale, et le gouvernement défend la religion; le malheureux Théophile Gautier est accusé d'immoralité par M. Faure, on met en prison les écrivains et on paye les pamphlétaires.

Educ., p. 421.
— Pellerin, au milieu d'eux, émettait des idées. Ce qu'il y avait de plus favorable pour les arts, c'était une monarchie bien entendue. Les temps modernes le dégoûtaient « quand ce ne serait qu'à cause de la garde nationale ». Il regrettait le moyen âge, Louis XIV. M. Roque le félicita sur ses opinions, avouant même qu'elles renversaient tous ses préjugés sur les artistes.

(Cf. aussi *Caisses d'épargne.*)

ÉTERNUEMENT — Après qu'on a dit : « Dieu vous bénisse, » engager une discussion sur l'origine de cet usage.

E.

*** ÉTOILE — chacun a la sienne.

** ÉTRENNES — S'indigner contre.

ÉTALON — pour les petites filles, cheval plus gros qu'un autre.

ÉTYMOLOGIE — Rien de plus facile à trouver avec le latin et un peu de réflexion.

ENTERREMENT (1) . . . .

ENCEINTE *** — Le faire entrer dans les discours officiels : « Messieurs, dans cette enceinte… ».
— Fait bien dans un discours.

EUNUQUE — Fulminer contre les castrats de la chapelle Sixtine.

ÉTÉ — Toujours exceptionnel.

ÉTRANGER — engouement pour tout ce qui vient de l'étranger, preuve de l'esprit libéral.
— Dénigrement de tout ce qui n'est pas français, preuve de patriotisme.

ÉTRUSQUE — Tous les vases anciens sont étrusques.

EXPOSITION — Sujet de délire du XIXe siècle.

EXTIRPER — Ce verbe ne s'emploie que pour les hérésies et les cors aux pieds.

EXÉCUTIONS CAPITALES — Se plaindre des femmes qui vont les voir.

ENTERREMENT (1) — A propos du défunt : « Et dire que je dînais avec lui il y a huit jours ! »

(1) *Bov.*, p. 375.
— On y déplorait la mort d'Emma, et surtout Lheureux, qui n'avait point manqué de venir à l'enterrement : « Cette pauvre petite dame ! Quelle douleur pour son mari ! » L'apothicaire reprenait : « Sans moi, savez-vous bien, il se serait

L. ÉGOÏSME — Se plaindre de celui des autres et ne pas s'apercevoir du sien.

EXERCICE — préserve de toutes les maladies : toujours conseiller d'en faire.

ÉRUDITION — La mépriser comme étant la marque d'un esprit étroit.

F.

FOULARD — Il est « comme il faut » de se moucher dedans (dans un foulard).

FOULE — A toujours de bons instincts.

FOURRURE — Signe de richesse.

FRANÇAIS — Le premier peuple de l'univers.

FRESQUE — On n'en fait plus.

FROMAGE — Citer l'aphorisme de Brillat-Savarin : « un dîner sans fromage est une belle à qui il manque un œil. »

FRANC-MAÇONNERIE — Encore une des causes de la Révolution !
— Les épreuves d'initiation sont terribles : quelques-uns en sont morts !
— cause de dispute dans les ménages.
— Mal vue des ecclésiastiques.
— quel peut bien être leur secret ?

FRONTISPICE — Les grands hommes font bien dessus.

FORNARINA — (c'était ***) une belle femme; inutile d'en savoir plus long.

FORTUNE — Quand on vous parle d'une grande fortune, ne pas manquer de dire : « Oui, mais est-elle bien sûre ? »

FŒTUS — Toute pièce anatomique conservée dans de l'esprit de vin.

porté sur lui-même à quelque attentat funeste ! » — « Une si bonne personne ! Dire pourtant que je l'ai encore vue samedi dernier dans ma boutique ! »
Educ., p. 463.

— Quand il arriva, le lendemain, à dix heures, le grand salon s'emplissait de monde, et presque tous, en s'abordant d'un air mélancolique, disaient : — « Moi qui l'ai encore vu il y a un mois ! Mon Dieu, c'est notre sort à tous ! — Oui, mais tâchons que ce soit le plus tard possible ! »

FONDS SECRETS	— Sommes incalculables avec lesquelles les ministres achètent les consciences. — S'indigner contre.
FONCTIONNAIRE	— Inspire le respect, quelque (*sic*) soit la fonction qu'il remplisse.
FORÇATS	— Ont toujours une figure patibulaire. — Tous très adroits de leurs mains. — Au bagne, il y a des hommes de génie.
FOSSILES (1)	— Preuve du déluge. — Plaisanterie de bon goût, en parlant d'un académicien.
FOURMIS	— Bel exemple à citer devant un dissipateur. — Ont donné l'idée des caisses d'épargne.
FUGUE	— On ignore en quoi cela consiste, mais il faut affirmer que c'est fort difficile et très ennuyeux.

F.

FABRIQUE	— Voisinage dangereux.
FACTURE	— Toujours trop élevée.
FAISCEAUX	— A former, est le comble de la difficulté dans la garde nationale.
FARD	— Abîme la peau.
FAISAN	— Très chic dans un dîner.
FAUBOURGS	— Terribles dans les révolutions.

(1) *Bouvard*, p. 103.

— Comme ils retournaient des silex au milieu de la grande route, M. le curé passa, et, les abordant d'une voix pateline :

« — Ces messieurs s'occupent de géologie? Fort bien. »

Car il estimait cette science ; elle confirme l'autorité des Écritures en prouvant le déluge.

Bouvard parla des coprolithes, lesquels sont des excréments de bêtes pétrifiés. L'abbé Jeufroy parut surpris du fait : après tout, s'il avait lieu, c'était une raison de plus d'admirer la Providence.

Ibid., p. 117.

— Le curé s'impatienta : — « Nierez-vous qu'on ait trouvé des coquilles sur les montagnes? Qui les y a mises, sinon le Déluge? Elles n'ont pas coutume, je crois, de pousser toutes seules dans la terre comme des carottes! »

FAUX RATELIER — Troisième dentition.
— Prendre garde de l'avaler en dormant.

FAUX-MONNAYEUR — Travaillent toujours dans les souterrains.

** FAUTE — « C'est pire qu'un crime, c'est une faute. » (TALLEYRAND.)
— « Il ne vous reste plus de fautes à commettre. » (THIERS.)
— Ces deux phrases doivent être articulées avec profondeur.

FEMME — . . . .

FÉODALITÉ — (N'en avoir aucune idée précise mais +) tonner contre.

FEUILLETONS — Cause de démoralisation.
— Se disputer sur le dénouement probable.
— Écrire à l'auteur pour lui donner (fournir) des idées.

** FLAMANT — (oiseau) ainsi nommé parce qu'il vient des Flandres.

FEU — purifie tout.
— quand on entend crier « au feu », on doit commencer par perdre la tête.

FIÈVRE — Preuve de la force du sang.
— Est causée par les prunes.

FIGARO (*Le Mariage de*) — Encore une des causes de la Révolution!

*** FILLES — Les jeunes filles : éviter pour elles toute espèce de livres.

\+ — Articuler ce mot timidement.

FEMMES DE CHAMBRE — Plus jolies que leurs maîtresses.
— Connaissent tous leurs secrets et les trahissent.
— Toujours déshonorées par le fils de la maison.

FERMIERS — Tous à leur aise.

FONDEMENT — Toutes les nouvelles en manquent.

F.

FRONT	— Large et chauve, signe de génie.
FRICASSÉE	— Ne se fait bien qu'à la campagne.
FRUSTE	— Tout ce qui est antique est fruste, et tout ce qui est fruste est antique. — A bien se rappeler quand on achète des curiosités.
FRISER, FRISURE	— Ne convient pas à un homme.
FULMINER	— Joli verbe.
*** FOUDRES DU VATICAN	— En rire.
** FUSIL	— Toujours en avoir un à la campagne.
FUSILLER	— Plus noble que guillotiner. — Joie de l'individu à qui on accorde cette faveur.
** FUSION des branches royales	— L'espérer toujours!
+ FRANCS-TIREURS	— Plus terribles que l'ennemi.
+ FROID	— Plus sain que la chaleur.

G.

GAGNE-PETIT	— Belle enseigne pour une boutique, comme inspirant la confiance.
*** GALETS	— Il [faut] en rapporter de la mer.
** GALBE	— Dire devant toute statue qu'on examine : « Ça ne manque pas de galbe. »
GAMIN	— Toujours suivi de « de Paris ». — A invariablement beaucoup d'esprit.
GARES de chemin de fer	— S'extasier devant elles et les donner comme modèles d'architecture.
GARNISON de jeune homme	*id est culex pubensis.*

GAUCHERS — Terribles à l'escrime.
— Plus adroits que ceux qui se servent de de la main droite.

** GENDARMES — Rempart de la société.

GÉNÉRATION SPONTANÉE — Idée de socialiste.

** GÉNOVÉFAIN — On ne sait pas ce que c'est.

** GENTILHOMME — Il n'y [en] a plus.

GÉNIE (Le) — (Inutile de l'admirer, c'est +) « une névrose ».

** GENRE ÉPISTOLAIRE — Genre de style exclusivement réservé aux femmes.

GIAOUR — Expression farouche, d'une signification inconnue, mais on sait que ça a rapport à l'Orient.

GIBERNE — Étui pour bâton de maréchal de France.

** GIBELOTTE — Toujours faite avec du chat.

** GIBIER — N'est bon que faisandé.

GIRONDINS — Plus à plaindre qu'à blâmer.

GLACES — Il est dangereux d'en prendre.

GLÈBE (La) — S'apitoyer sur la ——

** GLOIRE — N'est qu'un peu de fumée.

GOBELINS (Tapisserie des) — est une œuvre inouïe et qui demande cinquante ans à finir.
— S'écrier devant : « C'est plus beau que la peinture! »
— L'ouvrier ne sait pas ce qu'il fait.

GOMME ÉLASTIQUE — Est faite avec le scrotum du cheval.

GOTHIQUE — Style d'architecture portant plus à la religion que les autres.

GRAS — Les personnes grasses n'ont pas besoin d'apprendre à nager.
— Font le désespoir des bourreaux parce qu'elles offrent des difficultés d'exécution : Exemple : La Du Barry.

GRAMMAIRE (1) — L'apprendre aux enfants dès le plus bas âge, comme étant une chose claire et facile.

G.

GRÊLÉ — Les femmes grêlées sont toutes lascives.

GRENIER — On y est bien à vingt ans!

*** GROG — Pas comme il faut.

** GUÉRILLA — Fait plus de mal à l'ennemi que l'armée régulière.

*** GRENOUILLE — La femelle du crapaud.

GROTTES A STALACTITES — Il y a eu dedans une fête célèbre, bal ou souper, donnée par un grand personnage.
— On y voit « comme des tuyaux d'orgue ».
— On y a dit la messe pendant la Révolution.

GULF-STREAM — Ville (célèbre ( ) de Norvège, nouvellement découverte.

GYMNASTIQUE — on ne saurait trop en faire.
— Exténue les enfants.

** GYMNASE (Le) — Succursale de la Comédie-Française.

** GOD SAVE THE KING — Chez Béranger se prononce : God savé te King, et rime avec Sauvé (Préservé).

GROUPE — Convient sur une cheminée et en politique.

H.

HABIT NOIR — En province, est le dernier terme de la cérémonie et du dérangement.

(1) *Bouvard*, p. 184.
— Les grammairiens, il est vrai, sont en désaccord. Ceux-ci voient une beauté où ceux-là découvrent une faute. Ils admettent les principes dont ils repoussent les conséquences, proclament les conséquences dont ils refusent les principes, s'appuient sur la tradition, rejettent les maitres, et ont des raffinements bizarres·

HALEINE — L'avoir « forte » donne « l'air distingué ».

HAMAC — Propre aux créoles.

— Indispensable dans un jardin.

— — Se persuader qu'on y est mieux que dans un lit.

HAMEAU — Substantif attendrissant.

— Fait bien en poésie.

HANNETONS — Beau sujet d'opuscule.

— Leur destruction radicale est le rêve de tout préfet.

HAQUENÉE — Animal blanc du moyen âge, dont la race est disparue.

HARAS — La question des haras, beau sujet de discussion parlementaire.

** HARENGS — Fortune de la Hollande.

HARPE — Produit des harmonies célestes.

— Ne se joue, en gravure, que sur des ruines ou au bord d'un torrent.

Fait valoir le bras et la main.

** HEIDUQUE — Le confondre avec EUNUQUE.

** HÉLICE — Avenir de la mécanique.

** HÉBREU — Est hébreu tout ce qu'on ne comprend pas.

HÉMORRHOÏDES — Vient de s'asseoir sur les poêles (et sur les bancs de pierre +).

HENRI III et HENRI IV — à propos de ces rois, ne pas manquer de dire : « Tous les Henri ont été malheureux. »

HIPPOCRATE — On doit toujours le citer en latin, parce qu'il écrivait en grec.

** HÉMICYCLE — Ne connaître que celui des Beaux-Arts.

HERMAPHRODITE — ** Excite la curiosité (malsaine +).

— Chercher à en voir.

** HIATUS — Ne pas le tolérer.

HIÉROGLYPHES — Ancienne langue des Égyptiens, inventée par les prêtres pour cacher leurs secrets criminels.
— Et dire qu'il y a des gens qui les comprennent !
— Après tout, c'est peut-être une blague ?

HIVER — Toujours exceptionnel. (Voy. *Eté* +).
— Est plus sain que les autres saisons.

*** HOBEREAUX de campagne — Avoir pour eux le plus souverain mépris.

HORIZONS — Trouver beaux ceux de la nature, et sombres ceux de la politique.

** HOTELS — Ne sont bons qu'en Suisse.

HUILE D'OLIVE — N'est jamais bonne.
— Il faut avoir un ami de Marseille, qui vous en fait venir un petit tonneau.

H.

HYDRE (de l'anarchie) — Tâcher de la vaincre.

HYDROTHÉRAPIE — Enlève toutes les maladies et les procure.

HYPOTHÈQUE — Demander « la réforme du régime hypothécaire », très chic.

HYSTÉRIE — La confondre avec la nymphomanie.

HUGO (Victor) (1) — A eu bien tort vraiment de s'occuper de politique.

(1) *Corr.*, III, 227-229. à propos des « Misérables ».
— C'est une façon de flatter le populaire. Hugo a des attentions et des prévenances pour tout le monde. Saint-Simoniens, Philippistes et jusqu'aux aubergistes, tous sont platement adulés. . . . .
La postérité ne lui pardonnera pas à celui-là d'avoir voulu être un penseur, malgré sa nature. Où la rage de la prose philosophique l'a-t-elle conduit! Et quelle philosophie! Celle de Prudhomme, du bonhomme Richard et de Béranger. Il n'est pas plus penseur que Racine ou que La Fontaine, qu'il estime médiocrement, c'est-à-dire qu'il résume comme eux, le courant, l'ensemble des idées banales de son époque, et avec une telle persistance qu'il en oublie son œuvre et son art. Voilà mon opinion. Je la garde pour moi, bien entendu. Tout ce qui touche une plume doit avoir trop de reconnaissance à Hugo pour se permettre une critique. Mais je trouve... que les dieux vieillissent.

HUMEUR — Se réjouir quand elle sort, et s'étonner que le corps humain puisse en contenir de si grandes quantités.

*** HUMIDITÉ — Cause de toutes les maladies.

HUITRES — On n'en mange plus! Elles sont trop chères!

HERNIE — Tout le monde en a sans le savoir.

HOSPODAR — Fait bien dans une phrase, à propos de « la question d'Orient ».

HOMÈRE — N'a jamais existé.
— Célèbre par sa façon de rire : (un rire homérique ***.)

I.

** IDÉOLOGUE — Tous les journalistes le sont.

IDÉAL — Tout à fait inutile.

IDOLATRES — Sont cannibales.

ILLUSIONS — (Affecter d'en avoir eu beaucoup +,) se plaindre de ce qu'on les a perdues.

IMMORALITÉ — Ce mot bien prononcé rehausse celui qui l'emploie.

ILOTES — Exemple à donner à son fils, (mais on ne sait où les trouver + ***.)

** IMAGES — Il y en a toujours trop dans la poésie.

IMBÉCILLES (*sic*) — Ceux qui ne pensent pas comme vous.

** IMBROGLIO — Le fond de toutes les pièces de théâtre.

** IMPÉRATRICES — Toutes belles.

IMPERMÉABLE (Un) — Très avantageux comme vêtement.
— Meurtrier (Dangereux) (Nuisible), à cause de la transpiration empêchée.

** IMPÉRIALISTES — Tous gens honnêtes, paisibles, polis, distingués.

*** IMPIE — Tonner contre.

IMPORTATION — Ver rongeur du commerce.

IMPRIMERIE — Découverte merveilleuse.
— A fait plus de mal que de bien.

INAUGURATION — Sujet de joie.

IMAGINATION — *** Toujours vive.
— S'en défier.
— et la dénigrer chez les autres.

** INCENDIE — Un spectacle à voir.

INCOGNITO — Costume des princes en voyage.

** INDOLENCE — Résultat des pays chauds.

INDUSTRIE — (Voy. *Commerce.*)

INFANTICIDE — Ne se commet que dans le peuple.

INFINITÉSIMAL — On ne sait pas ce que c'est, (mais a rapport à l'homéopathie +.)

INGÉNIEUR — La première carrière pour un jeune homme.
+ — Connaît toutes les sciences.

** INNÉES (Idées) — Les blaguer.

INNOCENCE — L'impassibilité la prouve.

INNOVATION — Toujours dangereuse.

INSCRIPTION — Toujours cunéiforme.

INQUISITION — On a bien exagéré ses crimes.

I.

INSTITUT (L') — Les membres de l'Institut sont tous des vieillards (et portent des abat-jour en taffetas vert **.)

INSTITUTRICES — Sont toujours d'une excellente famille qui a éprouvé des malheurs.
— Dangereuses dans les maisons : corrompent le mari.

INHUMATION — Trop souvent précipitée : raconter des histoires de cadavres qui s'étaient dévoré le bras pour apaiser leur faim.

INTÉGRITÉ — appartient surtout à la magistrature.

INTRIGUE — Mène à tout.

INTRODUCTION — Mot obscène.

ITALIE — Doit se voir immédiatement après le mariage.
— Donne bien des déceptions, n'est pas si belle qu'on dit.

INSPIRATION (poétique —) — Choses qui la provoquent : la vue de la mer, l'amour, la femme, etc.

** ILLISIBLE — Une ordonnance de médecin doit l'être ; toute signature *id.*

INSTRUCTION — Laisser croire qu'on en a reçu beaucoup.
— Le peuple n'en a pas besoin pour gagner sa vie.

INVENTEURS — Meurent tous à l'hôpital.

+ — Un autre profite de leur découverte, ce n'est pas juste.

*** IVOIRE — Ne s'emploie qu'en parlant des dents.

ITALIENS — Tous (musiciens ***,) traîtres.

INONDÉS — Toujours de la Loire.

J.

** JALOUSIE — passion terrible.

** JAMBAGE (Droit de) — Ne pas y croire.

JANSÉNISME — On ne sait pas ce que c'est, mais il est très chic d'en parler.

JARDINS ANGLAIS — Plus naturels que les jardins à la française.

JAVELOT — Vaut bien un fusil, quand on sait s'en servir.

** JOCKEY — Déplorer la race des ——

JOUETS — devraient toujours être scientifiques.

*** JOUISSANCE	— Mot obscène.
JOURNAUX	Ne pouvoir s'en passer, — mais tonner contre.
** JAMBON	Toujours de Mayence — S'en méfier, à cause des trichines.
JEUNE HOMME (1)	— Toujours farceur. — Il doit l'être. — S'étonner quand il ne l'est pas.
JÉSUITES	— Ont la main dans toutes les révolutions. — On ne se doute pas du nombre qu'il y en a. — Ne point parler de « la bataille des Jésuites ».
** JEU	— S'indigner contre cette fatale passion.
** JARNAC (Coup de)	— S'indigner contre ce coup, qui, du reste, était fort loyal.
JUJUBE	— On ne sait pas avec quoi c'est fait.
JUSTICE	— Ne jamais s'en inquiéter.

1. *Corr.*, I, p. 66.

— De l'autre côté de l'eau il y a une jeunesse à trente mille francs par an, qui a sa voiture; l'étudiant va à pied ou en mylord où l'on mouille tout le corps, si ce n'est les pieds, quand il fait de la neige comme aujourd'hui. La jeunesse de là-bas va tous les soirs à l'Opéra, aux Italiens, elle va en soirée, elle sourit à de jolies femmes qui nous feraient mettre à la porte par leurs portiers si nous nous avisions de nous montrer chez elles avec nos redingotes grasses, nos habits noirs d'il y a trois ans et nos guètres élégantes. Leurs habits de tous les jours sont nos habits de fêtes et dimanches. Ceux-là vont dîner au Rocher de Cancale et au Café de Paris; le *joyeux* étudiant se repait pour trente-cinq sous chez Barilhaut. Ils font l'amour avec des marquises ou avec des catins de prince, ce *farceur* d'étudiant aime des demoiselles de boutique qui ont des engelures aux mains, car le pauvre diable a des sens comme un autre, mais pas trop souvent, comme moi par exemple, parce que ça coûte de l'argent, et que, quand il a payé son tailleur, son bottier, son propriétaire, son libraire, l'École de droit, son portier, son cafetier, son restaurant, il faut qu'il s'achète des bottes, une redingote, des livres, il faut qu'il paye une inscription, qu'il paye un terme, qu'il achète du tabac, et il ne lui reste plus rien : il a l'esprit tracassé. N'importe, *c'est amusant comme tout* de faire son droit à Paris. Comme c'est bien mon opinion, je vais me coucher immédiatement.

Bov., p. 128.

— Homais soupçonnait là-dessous « quelque histoire de jeune homme », une intrigue.

Ibid., p. 255.

— C'était le plus convenable des étudiants. Il ne portait les cheveux ni trop longs ni trop courts, ne mangeait pas le premier du mois l'argent de son trimestre, et se maintenait en de bons termes avec ses professeurs. Quant à faire des excès, il s'en était toujours abstenu, autant par pusillanimité que par délicatesse.

JOCKEY CLUB — Les membres sont tous des jeunes gens farceurs et très riches. Dire simplement « le Jockey », très chic, donne à croire qu'on en fait partie.

K

KEEPSAKE — Doit se trouver sur la table d'un salon.

KIOSQUE — Lieu de délices dans un jardin.

** KNOUT — Mot qui vexe les Russes.

KORAN — Livre de Mahomet, où il n'est question que de femmes.

L

** LABORATOIRE — On doit en avoir un à la campagne.

LABOUREURS — Que serions-nous sans eux?

** LAC — Avoir une femme près de soi, quand on se promène dessus.

LACONISME — Langue qu'on ne parle plus.

LACUSTRES (Les villes) — Nier leur existence, parce qu'on ne peut pas vivre sous l'eau.

** LAGUNE — Ville de l'Adriatique.

LANCETTE — En avoir toujours une (dans sa poche +,) mais craindre de s'en servir.

LAIT — Dissout les huîtres.
— Attire les serpents.
— Blanchit la peau; des femmes à Paris prennent un bain de lait tous les matins.

** LANGOUSTE — Femelle du homard.

LANGUES VIVANTES — Les malheurs de la France viennent de ce qu'on n'en sait pas assez.

LATIN — Langue naturelle à l'homme.
— Gâte l'écriture.

— Est seulement utile pour lire les inscriptions des fontaines publiques.
— Se méfier des citations en latin : elles cachent toujours quelque chose de leste.

LION — Est généreux.
— Joue toujours avec une boule.

LÉTHARGIE — On en a vu qui duraient des années.

*** LIBELLE — On n'en fait plus.

*** LIBERTÉ — O liberté ! que de crimes on commet en ton nom !
— Nous avons toutes celles qui sont nécessaires.

*** LIBERTINAGE — Ne se voit que dans les grandes villes.

LIBRE-ÉCHANGE (1) — Cause (de tous les maux ***) (des souffrances du commerce +.)

*** LIÈVRE — Dort les yeux ouverts.

LITTRÉ — Ricaner quand on entend son nom : « Ce monsieur qui dit que nous descendons des singes. »

LIGUEURS — Précurseurs du libéralisme en France.

** LILAS — Fait plaisir parce qu'il annonce l'été.

L.

LITTÉRATURE — Occupation des oisifs.

LINGE — On n'en montre jamais trop (assez).

*** LORD — Anglais riche.

LORGNON — Insolent et distingué.

(1) *Bouvard*, p. 387.
— Quand vint la question du libre-échange, il emmena Pécuchet ; et pendant tout l'hiver il y eut dans le café des regards furieux, des attitudes méprisantes, des injures et des vociférations avec des coups de poing sur les tables qui faisaient sauter les canettes.

Langlois et les autres marchands défendaient le commerce national ; Oudot, filateur, et Mathieu, orfèvre, l'industrie nationale ; les propriétaires et les fermiers, l'agriculture nationale, chacun réclamant pour soi des privilèges au détriment du plus grand nombre. Les discours de Bouvard et Pécuchet alarmaient.

LUNE — Inspire la mélancolie.
— Est peut-être habitée?

*** LUXE — Perd les États.

** LYNX — Animal célèbre par son œil.

LIVRE — Quel qu'il soit, toujours trop long.

M

MACADAM — A supprimé les révolutions : plus moyen de faire des barricades.
— Est néanmoins bien incommode.

MACHIAVÉLISME — Mot qu'on ne doit prononcer qu'en frémissant.

MACHIAVEL — Ne pas l'avoir lu, mais le regarder comme un scélérat.

MALTUS (1) — « L'infâme Maltus ».

*** MAGIE — S'en moquer.

MAIRE DE VILLAGE — Toujours ridicule.

MAGNÉTISME (2) — Joli sujet de conversation et qui sert à « faire des femmes ».

MAGISTRATURE — Belle carrière pour un jeune homme (Voy. *Ingénieur*).

** MAJOR — Ne se trouve plus que dans les tables d'hôte.

(1) *Éduc.*, p. 169.
— Sénécal continuait : l'ouvrier, vu l'insuffisance des salaires, était plus malheureux que l'hilote, le nègre et le paria, s'il a des enfants surtout : — « Doit-il s'en débarrasser par l'asphyxie, comme le lui conseille je ne sais plus quel docteur anglais, issu de Malthus? » Et se tournant vers Cisy : — « En serions-nous réduits aux conseils de l'infâme Malthus? » Cisy, qui ignorait l'infamie et même l'existence de Malthus, répondit qu'on secourait pourtant beaucoup de misères, et que les classes élevées...

(2) *Bouvard*, p. 255.
— Pour amener le somnambulisme, ils projetèrent de construire un baquet mesmérien. Déjà même Pécuchet avait recueilli de la limaille et nettoyé une vingtaine de bouteilles, quand un scrupule l'arrêta. Parmi les malades, il viendrait des personnes du sexe : « Et que ferons-nous, s'il leur prend des accès d'érotisme furieux? » Cela n'eût pas arrêté Bouvard. Mais, à cause des potins et du chantage peut-être, mieux valait s'abstenir.

MALADE — Pour remonter le moral d'un malade, rire de son affection, (et nier ses souffrances).

MAL DE MER — Pour ne pas l'éprouver, il suffit de penser à autre chose.

MALADIE DE NERFS — Toujours des grimaces.

MALÉDICTION — Toujours donnée par un père.

MAMELUCKS — Ancien peuple de l'Orient (Égypte).

** MANDOLINE (1) — Indispensable pour séduire les Espagnoles.

** MARTYRS — Tous les premiers chrétiens l'ont été.

MASQUE — Donne de l'esprit.

MATELAS — Plus il est dur, plus il est hygiénique.

MATINAL (2) — L'être, preuve de moralité.

** — Si l'on se couche à quatre heures du matin et qu'on se lève à huit, on est paresseux, mais si on se met au lit à 9 heures du soir pour en sortir le lendemain à cinq, on est actif.

MAZARINADES — Les mépriser. Inutile d'en connaître une seule.

** MÉCANIQUE — Partie inférieure des mathématiques.

MÉDAILLE — On n'en faisait que dans l'antiquité.

** MÉDECINE — S'en moquer quand on se porte bien.

** MÉLANCOLIE — Signe de distinction du cœur et d'élévation de l'esprit.

MÉLODRAMES — Moins immoraux que les drames.

(1) *Bov.*, p. 129.

— Il se meubla, dans sa tête, un appartement. Il y mènerait une vie d'artiste! Il y prendrait des leçons de guitare! Il aurait une robe de chambre, un béret basque, des pantoufles de velours bleu!

(2) « Souvenirs » de Mme Commanville, dans *Corr.*, t. I, p. XXI.

— Le matin, défense de faire le plus petit bruit. Vers dix heures, un violent coup de sonnette retentissait; on entrait dans la chambre de mon oncle, et, seulement alors, chacun semblait s'éveiller.

Ibid., p. XXVI.

— A neuf heures, dix heures au plus tard, il se remettait avec empressement au travail, qu'il prolongeait bien avant dans la nuit.

MÉMOIRE — Se plaindre de la sienne, et même se vanter de n'en pas avoir.
— Mais rugir si on vous dit que vous n'avez pas de jugement.

** MÉNAGE — en parler toujours avec respect.

MENDICITÉ — Devrait être interdite et ne l'est jamais.

M.

MELON — Joli sujet de conversation à table. Est-ce un légume? est-ce un fruit?
— Les Anglais le mangent au dessert, ce qui étonne.

MER — N'a pas de fond.
— Image de l'infini.
— Donne de grandes pensées.

*** MESSAGE — Plus noble que Lettre.

MÉTAMORPHOSE — Rire du temps où on y croyait.
— Ovide en est l'inventeur.

** MÉTALLURGIE — Très chic.

MÉTAPHORES — Il y en a toujours trop dans le style.

MÉTAPHYSIQUE — en rire : donne l'air (c'est une preuve) d'esprit supérieur.

MÉTHODE — Ne sert à rien.

MERCURE — Tue la maladie et le malade.

MINISTRE — Dernier terme de la gloire humaine.

MISSIONNAIRES — Sont tous mangés ou crucifiés.

MOBILIER — Tout craindre pour son ——

MOSAÏQUES — Le secret en est perdu.

** MONSTRES — on n'en voit plus.

MOUCHARDS — Tous de la police.

MOUTARDE — Ruine l'estomac.

MOULIN — Fait bien dans un paysage.

** MONTRE — N'est bonne que si elle vient de Genève.
— Dans les féeries, quand un personnage tire la sienne, ce doit être un oignon : cette plaisanterie est infaillible.

MOUSTIQUE — Plus dangereux que n'importe quelle bête féroce.

MYTHE — . . . .

MUSIQUE — *** Fait penser à un tas de choses.
— Adoucit les mœurs. Ex. : *la Marseillaise*.

MUSICIEN — Le propre du véritable musicien, c'est de ne composer aucune musique, de ne jouer d'aucun instrument, et de mépriser les virtuoses.

MUSÉE (1) — de Versailles : (Retrace les hauts faits de la gloire nationale **.)
— belle idée du roi Louis-Philippe.
— du Louvre : à éviter pour les jeunes filles.
— Dupuytren : très utile à montrer aux jeunes gens.

MINUIT — Limite du bonheur et des plaisirs honnêtes ; tout ce qu'on fait au-delà est immoral.

MARSEILLAIS — Tous gens d'esprit.

MATHÉMATIQUES — Dessèchent le cœur.

MÉRIDIONAUX (Les) — Tous poètes.

MIDI (Cuisine du) — Toujours à l'ail. Tonner contre.

N

NAVIRE — On ne les construit bien qu'à Bayonne.

NECTAR — Le confondre avec l'ambroisie.

(1) *Educ.*, p. 170.
— Et le musée de Versailles, s'écria Pellerin, parlons en! Ces imbéciles-là ont raccourci un Delacroix et rallongé un Gros. Au Louvre, on a si bien restauré, gratté et tripoté toutes les toiles que, dans dix ans, peut être pas une ne restera. Quant aux erreurs du catalogue, un Allemand a écrit dessus tout un livre. Les étrangers, ma parole, se fichent de nous!

NÈGRES — S'étonner que leur salive soit blanche, et de ce qu'ils parlent français.

NÉGRESSES — Plus chaudes que les blanches (Voy. *Brunes* et *Blondes*.)

** NÉOLOGISME — La perte de la langue française.

** NOBLESSE — La mépriser et l'envier.

NŒUD GORDIEN — A rapport à l'antiquité.

NERVEUX — Se dit chaque fois qu'on ne comprend rien à une maladie; cette explication satisfait l'auditeur.

NUMISMATIQUE — A rapport aux hautes sciences, inspire un immense respect.

NORMANDS — Croire qu'ils prononcent des hâvre-sâcs, et les blaguer sur le bonnet de coton.

NOTAIRES — Maintenant ne pas s'y fier.

NATIONS — Réunir ici tous les peuples. (?)

O

OASIS — Auberge dans le désert.

*** OBUS — Sert à faire des pendules et des encriers.

OCTROI — On doit le frauder.

ODALISQUE — (Voy. *Bayadère*.)]

ODÉON — Plaisanteries sur son éloignement.

ODEUR (des pieds) — Signe de santé.

** OMÉGA — Deuxième lettre de l'aphabet grec, puisqu'on dit toujours l'alpha et l'oméga.

OPÉRA (Coulisses de) — (est le paradis de Mahomet +) (sur la terre +.)

OPTIMISTE — Équivalent d'imbécille (*sic*).

ORAISON — Tout discours de Bossuet.

ORCHESTRE — Image de la société; chacun fait sa partie et il y a un chef.

*** ORDRE, L'ORDRE — Que de crimes on commet en ton nom !

√ OREILLER — Ne jamais s'en servir, ça rend bossu.

ORGUE — Élève l'âme vers Dieu.

ORIENTALISTE — Homme qui a beaucoup voyagé.

ORIGINAL — Rire de tout ce qui est original, le haïr, le bafouer, et l'exterminer si l'on peut.

ORTHOGRAPHE — Y croire comme aux mathématiques, (à la géométrie).

OUVRIER — Toujours honnête, quand il ne fait pas d'émeutes.

OMNIBUS — On n'y trouve jamais de place.
— Ont été inventés par Louis XIV.
— « Moi, monsieur, j'ai connu les tricycles qui n'avaient que trois roues ! »

OFFENBACH — Dès qu'on entend son nom, il faut fermer deux doigts de la main droite pour se préserver du mauvais œil. Très parisien, bien porté.

ORCHITE — Maladie de Monsieur.

OURS — S'appelle généralement Martin.
— Citer l'anecdote de l'Invalide, qui, voyant une montre tombée dans sa fosse, y est descendu, et a été dévoré.

*** OEUF — Point de départ pour une dissertation philosophique sur la genèse des êtres.

OISEAU — Désirer en être un, et dire en soupirant : « Des ailes ! Des ailes ! » marque une âme poétique.

P

PAIN — On ne sait pas toutes les saletés qu'il y a dans le pain.

PALLADIUM — Forteresse de l'antiquité.

PALMYRE — Une reine d'Égypte? des ruines? on ne sait pas.

PALMIER — Donne de la couleur locale.

PARENTS	— Toujours désagréables. — Cacher ceux qui ne sont pas riches.
PAUVRES	— S'en occuper tient lieu de toutes les vertus.
PAYSAGES (de peintres)	— Toujours des plats d'épinards.
PÉDÉRASTIE	— Maladie dont tous les hommes sont affectés à un certain âge.
PÉDANTISME	— Doit être bafoué, si ce n'est quand il s'applique à des choses légères.
PÉROU	— Pays où tout est en or.
*** PEUR	— Donne des ailes.
*** PHAÉTON	— Inventeur des voitures de ce nom.
PHÉNIX	— Beau nom pour une Compagnie d'assurances contre l'incendie.
PHILOSOPHIE	— (On doit toujours +) en ricaner.
PENSER	— pénible ; les choses qui nous y forcent généralement sont délaissées.
** PIANO	— Indispensable dans un salon.
PIPE	— Pas comme il faut, sauf aux bains de mer.
PITIÉ	— Toujours s'en garder.
PLACE	— Toujours en demander une.
POÉSIE (La)	— Est tout à fait inutile : passée de mode.
POÈTE	— Synonyme (noble +) de nigaud (rêveur).
POLICE	— A toujours tort.
PONSARD	— Seul poète qui ait eu du bon sens.
POPILIUS	— Inventeur d'une espèce de cercle.
POURPRE	— Mot plus noble que Rouge. — Citer l'anecdote du chien qui découvrit la pourpre en mordant un coquillage.
PRADON	— Ne pas lui pardonner d'avoir été l'émule de Racine.
PRATIQUE	— Supérieure à la théorie.
PRISE DE TABAC	— Convient à l'homme de cabinet.

PORTEFEUILLE	— En avoir un sous le bras donne l'air d'un ministre.
PARAPHE	— Plus il est compliqué, plus il est beau.
PARADOXE	— Se dit toujours sur le boulevard des Italiens, entre deux bouffées de cigarette.
PAGANINI	— N'accordait jamais son violon.
	— Célèbre par la longueur de ses doigts.
PRIAPISME	— Culte de l'antiquité.
PRINCIPES	— Toujours indiscutables ; on ne peut en dire ni la nature, ni le nombre, n'importe, sont sacrés.
PROGRÈS	— Toujours mal entendu et trop hâtif.
PROSE	— Plus facile à faire que les vers.
*** PUDEUR	— Le plus bel ornement de la femme.
PUCELLE	— Ne s'emploie que pour Jeanne d'Arc, et avec « d'Orléans ».
** PYRAMIDE	— ouvrage inutile.

P.

PHILIPPE D'ORLÉANS-ÉGALITÉ	— Tonner contre.
	— encore une des causes de la Révolution.
	— a commis tous les crimes de cette époque néfaste.
PEINTURE SUR VERRE	— Le secret en est perdu.
PORTRAIT	— Le difficile est de rendre le sourire.
PEIGNE (?) POLONAISE	— Si on coupe les cheveux, ils saignent (?).
PRÊTRES (1)	— Couchent avec leurs bonnes et en ont des enfants qu'ils appellent leurs neveux.

(1) *Boc.*, p. 85.

Ce refus d'accepter un rafraîchissement lui semblait une hypocrisie des plus odieuses; les prêtres godaillaient tous sans qu'on les vît, et cherchaient à ramener le temps de la dîme

L'hôtesse prit la défense de son curé « D'ailleurs il en plierait quatre comme

— C'est égal, il y en a de bons, tout de même!

PUNCH — Convient à une soirée de garçons.
— Source de délire.
— Éteindre les lumières quand on l'allume.
— Et ça produit des flammes fantastiques!

Q

QUADRATURE DU CERCLE — on ne sait pas ce que c'est; mais il faut lever les épaules quand on en parle.

R

RECONNAISSANCE — N'a pas besoin d'être exprimée.

RINCE-BOUCHE — Signe de richesse dans une maison.

RIME — Ne s'accorde jamais avec la raison.

** ROBE — Inspire le respect.

RICHESSE — Tient lieu de tout, et même de considération.

*** RACINE — Polisson!

ROMANS (1) — Pervertissent les masses.

vous sur son genou. Il a, l'année dernière, aidé nos gens à rentrer la paille; il en portait jusqu'à six bottes à la fois, tant il est fort! »

— « Bravo, dit le pharmacien. Envoyez donc vos filles à confesse à des gaillards d'un tempérament pareil! Moi, si j'étais le gouvernement, je voudrais qu'on saignât les prêtres une fois par mois. Oui, Madame Lefrançois, tous les mois, une large phlebotomie, dans l'intérêt de la police et des mœurs!

Ibid., p. 242.

— « J'en ai connu, des prêtres, qui s'habillaient en bourgeois pour aller voir gigotter des danseuses. — Allons donc! fit le curé. — Ah! j'en ai connu. » Et, séparant les syllabes de sa phrase, Homais répéta : « J'en-ai-con-nu. — Eh bien, ils avaient tort, dit Bournisien résigné à tout entendre. — Parbleu, ils en font bien d'autres, exclama l'apothicaire. »

(1) *Bouvard*, ch. V, p. 168 sqq.

— Bouvard n'en continua pas moins *Walter Scott*, mais finit par s'ennuyer de la répétition des mêmes effets. L'héroïne ordinairement vit à la campagne avec son père, et l'amoureux, un enfant volé, est rétabli dans ses droits et triomphe de ses rivaux. Il y a toujours un mendiant philosophe, un châtelain bourru, des jeunes filles pures, des valets facétieux et d'interminables dialogues, une pruderie bête, manque complet de profondeur.

En haine du bric-à-brac, Bouvard prit *George Sand*. Il s'enthousiasma pour les belles adultères et les nobles amantes, aurait voulu être Jacques, Simon,

— Sont moins immoraux en feuilletons qu'en volume.
— Seuls les romans historiques peuvent être tolérés parce qu'ils enseignent l'histoire.
— Il y a des romans écrits avec la pointe d'un scalpel, d'autres qui reposent sur la pointe d'une aiguille.

** ROMANCES — Le chanteur de —— plaît aux dames.

** RONSARD — Ridicule avec ses mots grecs et latins.

** ROUSSEAU — Croire que J.-J. Rousseau et J.-B. Rousseau sont les deux frères comme l'étaient les deux Corneille.

** RUINES — Font rêver, et donnent de la poésie à un paysage.

RÉPUBLICAINS — Les républicains ne sont pas tous voleurs, mais les voleurs sont tous républicains.

** RELIGION (La) — Fait partie des bases de la société.

Bénédict, Lélio, et habiter Venise. Il poussait des soupirs, ne savait pas ce qu'il avait, se trouvait lui-même changé..... Pécuchet... fut séduit par la défense des opprimés, le côté social et républicain, les *thèses*.

Selon Bouvard, elles *gâtaient la fiction*, et il demanda au cabinet de lecture des romans d'*amour*. A haute voix et l'une après l'autre ils parcoururent *la Nouvelle Héloïse*, *Delphine*, *Adolphe*, *Ourika*... Ils reprochaient à tous ceux-là de ne rien dire sur le milieu, l'époque, le costume des personnages. Le *cœur seul* est traité. Toujours du sentiment! Comme si le monde ne contenait pas autre chose...

Par besoin de dramatique ils se plongèrent dans les romans d'*aventures*. L'intrigue les intéressait d'autant plus qu'elle était enchevêtrée, extraordinaire et impossible. Ils s'évertuaient à *prévoir les événements*, devinrent là-dessus très forts, et se lassèrent d'une amusette indigne d'esprits sérieux.

L'œuvre de *Balzac* les émerveilla à la fois comme une Babylone, et comme des grains de poussière *sous le microscope*..... : — « Moi, je le trouve chimérique, finit par dire Pécuchet. Il croit aux sciences occultes, à la monarchie, à la noblesse, est ébloui par les coquins, vous remue les millions comme des centimes, et ses bourgeois ne sont pas des bourgeois, mais des colosses. Pourquoi gonfler ce qui est plat, et décrire tant de sottises? Il a fait un roman sur la chimie, un autre sur la banque, un autre sur les machines à imprimer, comme un certain Ricard avait fait « le cocher de fiacre », « le porteur d'eau », « le marchand de coco ». Nous en aurions sur tous les métiers et sur toutes les provinces, puis sur toutes les villes et les étages de chaque maison, et chaque individu, ce qui ne sera plus de la littérature, mais de la *statistique* et de l'ethnographie. »

Peu importait à Bouvard le procédé. Il voulait s'instruire, *descendre plus avant dans la connaissance des mœurs*.....

« — Comment perdre son temps à des inepties pareilles? disait Pécuchet.

— Mais par la suite, ce sera fort curieux, comme *documents*.

— *Va te promener avec tes documents!* Je demande quelque chose qui m'exalte, qui m'enlève aux misères de ce monde! »... ..

Cf. *L'Esthétique de G. Flaubert*, ch. IV.

— est nécessaire pour le peuple; cependant pas trop n'en faut.
— « La religion de nos pères » doit se dire avec onction.

** RADICALISME — D'autant plus dangereux qu'il est latent.

ROUSSES — (Voy. *Blondes*, *Brunes*, *Blanches* et *Négresses*.)

** RATE — Autrefois on l'enlevait aux coureurs.

S

+ STUART (Marie) — S'apitoyer sur son sort.

SALON (Faire le) — Début littéraire qui pose très bien son homme.

SAPHIQUE et ADONIQUE (Vers) — Produit un excellent effet dans un article de littérature.

SABOTS — Un homme riche qui a eu des commencements difficiles est (toujours —) venu à Paris en sabots.

SANTÉ — Trop de ——, cause de maladies.

SOCIÉTÉ — Ses ennemis.
— Ce qui cause sa perte.

SATRAPE — Homme riche et débauché.

SOUPERS DE LA RÉGENCE — On y dépensait encore plus d'esprit que de champagne.

SATURNALES — Fêtes du Directoire.

SCUDÉRY — On doit le blaguer, sans savoir si c'était un homme ou une femme.

SERPENT — Tous venimeux.

SITE — Endroit pour faire des vers.

SÉVILLE — Célèbre par son barbier (Voy. *Naples*).

SERVICE (1) — C'est rendre service :
aux enfants, que de les calotter ;
aux animaux, que de les battre ;
aux domestiques, que de les chasser ;
aux malfaiteurs, que de les punir.

SAIGNER — Se faire saigner au printemps.

SAINTE-BEUVE — Le Vendredi-Saint, dînait exclusivement de charcuterie.

SAINTE-HÉLÈNE — Ile connue par son rocher.

SABRE — Les Français veulent être gouvernés par un sabre.

SAVANTS — Les blaguer.
— Pour être savant il ne faut que de la mémoire et du travail.

S.

SÉNÈQUE — Écrivait sur un pupitre d'or.

SOMNAMBULE — Se promène (la nuit +) sur la crête des toits.

SAINT-BARTHÉLEMY — Vieille blague.

** SOUPIR — Doit s'exhaler près d'une femme.

** SPIRITUALISME — Le meilleur système de philosophie.

** STOICISME — Est impossible.

SUFFRAGE UNIVERSEL — Dernier terme de la science politique.

SUICIDE — Preuve de lâcheté.

** SYBARITES — Tonner contre.

SYPHILIS — Plus ou moins, tout le monde en est affecté.

1 *Bouvard*, p. 375.
— Pécuchet objecta que les châtiments corporels sont quelquefois indispensables. Pestalozzi les employait, et le célèbre Mélanchthon avoue que sans eux il n'eût rien appris. Mais des punitions cruelles ont poussé des enfants au suicide : on en lit des exemples.

T

TABAC — Cause (de toutes les maladies du cerveau et ***) (des maladies +) de la moelle épinière.

TOILETTE des dames — Trouble l'imagination.

** TRANSPIRATION des pieds — Signe de santé.

** TALLEYRAND (Le prince de) — S'indigner contre.

** TOLÉRANCE (Une maison de) — N'est pas celle où on a des opinions tolérantes.

TEMPS — Éternel sujet de conversation.
— Toujours s'en plaindre.

THÈME — Au collège prouve l'application, comme la version prouve l'intelligence.
— Mais dans le monde il faut rire des forts en thème.

TOUR (1) — Indispensable à avoir dans son grenier, à la campagne, pour les jours de pluie.

TOURISTE — . . . .

U

UKASE — Appeler « Ukase » tout décret autoritaire, ça vexe le gouvernement.

UNIVERSITÉ — « *Alma mater.* »

(1) *Bov.*, p. 82 (Binet).
— Fort à tous les jeux de cartes, bon chasseur et possédant une belle écriture, il avait chez lui un tour, où il s'amusait à tourner des ronds de serviette dont il encombrait sa maison, avec la jalousie d'un artiste et l'égoïsme d'un bourgeois.
Ibid., p. 128.
— Souvent Léon se renversait sur sa chaise en écartant les bras, et se plaignait vaguement de l'existence.
« — C'est que vous ne prenez point assez de distractions, disait le percepteur.
— Lesquelles?
— Moi, à votre place, j'aurais un tour.
— Mais je ne sais pas tourner, répondait le clerc.
— Oh! c'est vrai! » faisait l'autre en caressant sa mâchoire, avec un air de dédain mêlé de satisfaction.

V

VINS	Sujet de conversations entre hommes. Le meilleur est le bordeaux, puisque les médecins l'ordonnent. Plus il est mauvais, plus il est naturel.
VACCINE	— Ne fréquenter que des personnes vaccinées.
VALSE	— S'indigner contre.
** VIZIR	— Tremble à la vue d'un cordon.
VENTE	— Vendre et acheter, but de la vie.
VOLTAIRE	— Célèbre par son « rictus » épouvantable. — Science superficielle.
VIEILLARD	— A propos d'une inondation, d'un orage, etc., les vieillards du pays ne se rappellent jamais en avoir vu un semblable.
VEILLÉE	— Celles de la campagne sont morales.
VOISINS	— Tâcher de se faire rendre par eux des services sans qu'il en coûte rien.
VELOURS	— Sur les habits, distinction et richesse.
VOYAGE	— Doit être fait rapidement.
VOITURES	— Plus commode d'en louer que d'en posséder : de cette manière on n'a pas le tracas des domestiques, ni des chevaux qui sont toujours malades.

W

WAGNER	— Ricaner quand on entend son nom, et faire des plaisanteries sur la musique de l'avenir.

Y

YVETOT	— Voir Yvetot et mourir.

CATALOGUE DES IDÉES CHIC

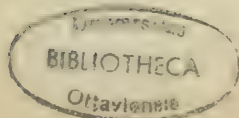
Sur un bout de papier détaché figure la citation suivante

IDÉES CHIC : « Il est de la dernière évidence, que les compagnies savantes de l'Europe ne sont que des écoles publiques de mensonges, et très rarement il y a plus (?) d'erreurs dans l'Académie des sciences que dans tout un peuple de Hurons. »

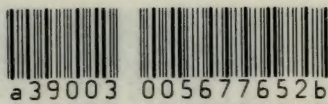
(J.-J. ROUSSEAU, *Émile*, liv. III.)

Sur la feuille grand format, la dernière du recueil :

— Défense de l'esclavage.
» de la Saint-Barthélemy.
— Se moquer des forts en thème.
» des savants.
» des études classiques.
— Dire à propos d'un grand homme : « Il est bien surfait ! » Tous les grand hommes [sont surfaits]. Et d'ailleurs il n'y a pas de grands hommes.
— Admiration de M. de Maistre.
» de Veuillot.
» de Steindhal (*sic*).
» de Proudhon.
— Science superficielle de Voltaire.
— Raphaël, aucun talent.
— Mirabeau, aucun talent ; mais son père (qu'on n'a pas lu), oh !
— Molière, tapissier de lettres.
— Charron, bien supérieur à Montaigne.
— A. Musset, » à Hugo.
— Homère, n'a jamais existé.
— Shakspeare, n'a jamais existé, c'est Bacon qui est l'auteur de ses pièces.



Paris. — Imp. Paul Dupont (Cl.). Thouzellier, Dr


a39003 005677652b